BnF Gallica

Aventures merveilleuses et touchantes du prince Chènevis et de sa jeune soeur, par Léon Gozlan...

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

BnF Gallica

Gozlan, Léon (1803-1866). Aventures merveilleuses et touchantes du prince Chènevis et de sa jeune soeur, par Léon Gozlan.... 1880.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

LÉON GOZLAN

AVENTURES DU PRINCE CHÉNEVIS

COLLECTION J. HETZEL & Cie

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

SC9-601963

AVENTURES MERVEILLEUSES

ET TOUCHANTES

DU

PRINCE CHÊNEVIS

ET DE SA JEUNE SŒUR

avec
a coudee
et a
en l'enrouler
s/ mousseline
dans la
couverture

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT. — MESNIL (EURE).

AVENTURES MERVEILLEUSES
ET TOUCHANTES
DU

PRINCE CHÊNEVIS
ET
DE SA JEUNE SŒUR

PAR LÉON GOZLAN

VIGNETTES PAR BERTALL

à rééquiper

1 C
GOZ

PETITE BIBLIOTHÈQUE BLANCHE

ÉDUCATION ET RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

Droits de traduction et de reproduction réservés

1880

Ex. 1

PRÉFACE

La féerie est-elle le seul domaine où l'on doive aller chercher des sujets de contes pour les enfants ? Après le sublime Perrault, qui a écrit jusqu'ici les plus jolis contes d'enfants, n'y a-t il plus rien à créer pour eux dans un autre genre? Réussissez, répondra-t-on, et la question sera résolue en votre faveur. Cette réponse n'est que spécieuse ; car je pourrais fort bien ne pas réussir dans ma tentative, sans qu'il fût prouvé pour cela que les enfants ne voudront jamais se plaire qu'aux naïves, qu'aux inimitables fictions du *Petit Chaperon rouge* et du *Petit Poucet*. Un plus habile viendra qui, après avoir démontré que les grands parents, en souvenir du passé, par

reconnaissance pour leur jeune âge, sont pour plus de moitié dans la vogue éternelle acquise à Perrault, prendra place auprès de cet heureux écrivain en élevant le conte à la hauteur d'un enseignement. Mais faut-il toujours enseigner? crieront ceux qui volontiers crient sur tout. On leur répliquera doucement : Ne faut-il jamais enseigner? Quelle meilleure occasion de graver un principe de justice ou d'humanité dans le cœur des enfants, que celle qu'offre tout naturellement un récit qui les captive et les intéresse? Perrault en vaudrait-il moins si *Barbe-Bleue* apprenait quelque vérité destinée à germer plus tard? Les fleurs sont de charmantes choses ; mais les fleurs qui deviennent des fruits sont, je crois, d'un ordre supérieur.

Les enfants ne le sont pas autant qu'on le croit. Si on peut leur offrir sans danger des images fausses, telles que des souris blanches qui se métamorphosent en chevaux ; qu'une citrouille qui se change en magnifique équipage ; si leur intelligence courte, mais saine, redresse facilement ces ingénieux mensonges, n'est-il pas de raison de les initier tout de suite à la vérité, dans les écrits qu'on leur destine? Mais le charme de la fiction? objectera-t-on. Soyez tranquilles : Dieu a mis assez de charme et de poésie dans la vérité, sans qu'il soit rigoureusement besoin de recourir à l'imagination de l'homme pour ajouter à la vérité.

Il s'agit uniquement de la leur faire aimer dans nos contes nouveaux, comme Perrault, dans les siens, leur fait aimer le mensonge. Rien n'est plus facile. Que faut-il pour cela? Être Perrault.

LÉON GOZLAN.

AVENTURES MERVEILLEUSES

ET TOUCHANTES

DU

PRINCE CHÊNEVIS ET DE SA JEUNE SŒUR

Ce beau château de marbre, qui se déploie, dans ses proportions colossales, sous un ciel chaud et azuré, et qui s'élève majestueusement au milieu d'un lac tranquille, est la résidence du prince Orfano-Orfana. Les douze gradins au sommet desquels il apparaît sont couverts de cyprès toujours verts, de citronniers et d'orangers couleur d'or, de

pins et de peupliers ; le dernier de tous les gradins est planté de rosiers de Messine qui répandent au loin, quand le vent les agite le soir, une odeur vivifiante et suave. Bâti sur l'une des îles Borromées par les ancêtres du prince Orfano-Orfana, qui avaient été autrefois les plus puissants seigneurs du Piémont, ce château fut surnommé, à cause de sa rare magnificence, la *Perle* du lac Majeur.

Vous savez que le lac Majeur est à l'entrée de l'Italie occidentale, dans les États du roi de Sardaigne, au centre d'une fertile et riante plaine. On l'aperçoit de l'autre côté des Alpes, immédiatement après avoir quitté les frontières de la Savoie.

Les appartements vastes et nombreux de ce château sans égal répondaient à sa beauté extérieure. Rien ne pourrait se comparer à la richesse de ses tapis brodés en Perse, à l'élégance de ses meubles en bois des Indes, à l'éclat et à la variété infinie de ses dorures. Les tableaux qui l'ornaient étaient dus aux meilleurs peintres de l'Italie. Enfin, il était si remarquable, que le roi Victor-Emmanuel de Savoie dit un jour à l'un de ses courtisans : « En vérité, si je n'étais roi de Sardaigne, je voudrais être seigneur du château Orfano-Orfana. » Un pareil souhait, formé par un souverain justement célèbre dans l'histoire, aurait pu nous dispenser de tout autre éloge.

Le maître de ce splendide château, le prince Orfano-Orfana, n'avait pas seulement le bonheur de joindre à une grande fortune un pouvoir fort étendu sur ses vassaux, il jouissait encore du bonheur mille fois plus doux de posséder une femme digne de lui et deux enfants charmants. Le

premier, l'aîné, reçut en naissant le nom de Léopold-Léopoldini ; la jeune fille s'appelait Olympe comme sa mère. On vous dira bientôt à quelle occasion Léopold-Léopoldini

fut décoré du surnom bizarre de *prince Chènevis*, surnom qu'il tint à honneur de porter et que nous lui avons religieusement conservé dans cette histoire dont il est le héros. Olympe avait sept ans; elle était rose et blonde, vive, pimpante, gracieuse, mignonne, montrant ses blanches petites dents de souris quand elle riait, et elle riait toujours; elle riait comme elle respirait. Sur son front développé et dessiné en diadème, dans ses yeux agités et bleus comme

les eaux pures du lac Majeur, on lisait la finesse, l'esprit, la gaieté, mais aussi, car il faut faire d'elle un portrait exact, la fierté dédaigneuse de sa race. Ses lèvres pincées exprimaient le mépris, pour peu qu'on blessât, même involontairement, son amour-propre. Quand elle cessait d'être une bonne petite fille, elle prenait aussitôt des airs de reine. Simple avec ses égales, elle affectait les manières superbes avec les petites villageoises qu'elle rencontrait sur son chemin, quoique celles-ci ne manquassent jamais de lui offrir des fleurs et de lui tirer leurs

plus belles révérences. L'âge devait exagérer ses défauts, si une bonne éducation, donnée à temps et avec prudence, ne venait faire triompher ses heureuses qualités.

Son frère Léopold-Léopoldini, mais que nous appellerons le prince Chènevis, était plus âgé qu'elle d'un an ; il était par conséquent dans sa huitième année. Figurez-vous un gentil garçon vêtu d'un élégant habit de velours bleu tendre, comme en portaient alors les marquis et les personnes de cour, d'une fine culotte de satin chamois, touffue de rubans aux genoux ; caressant de son menton, frais comme une pomme d'api, du linge plissé et brodé divinement ; portant l'épée au côté : une épée d'acier les jours ordinaires, une épée de nacre et d'or les jours de fête.

Il ressemblait beaucoup à sa sœur. Il était blond, d'une blancheur charmante, et finement coloré comme elle. Il possédait sa gentillesse, sa grâce, sa pétulance et son enjouement. Mais là s'arrêtait l'analogie. Le petit prince

Chènevis montrait de la dignité, autant du moins qu'on en peut avoir à son âge, et non de la morgue, quand il se trouvait en compagnie des enfants de son rang ; et il se conduisait avec une bonté vraie, simple, toute naturelle, lorsque le hasard le mettait en rapport avec les fils des bateliers

du lac Majeur et ceux des jardiniers et des vignerons de la vallée. Aussi l'aimaient-ils beaucoup.

Cette bonté du petit prince Chènevis ne se bornait pas uniquement à ses semblables ; elle s'étendait, par l'effet de son caractère généreux, aux êtres que l'homme n'a pas l'habitude, — et c'est là une grande faute quand ce n'est pas un crime, — de traiter avec douceur. Le prince Chènevis ne comprenait pas qu'on fît du mal aux animaux, qui sont comme nous l'œuvre d'un créateur intelligent, juste et bon ;

qu'on traitât sans pitié le chien qui garde le troupeau ou défend la ferme, le cheval qui traîne péniblement la voiture, l'âne patient et docile qui porte au marché le produit de nos champs, le chat chargé d'empêcher les souris de dévorer la moisson, l'oiseau qui égaye par son chant la solitude de la maison. Il se disait avec un bon sens parfait que, puisque l'homme s'est donné le droit de commander aux animaux, de leur ravir leur liberté, il s'est imposé aussi le devoir de les abriter, de les nourrir et de remplacer à quelque degré le Créateur, qui ne les laisse manquer de rien dans leur état d'indépendance.

Comme le château Orfano-Orfana était situé sur les frontières de l'Italie, il était constamment visité en passant par ces troupes de montreurs de curiosités, de comédiens ambulants aux haillons pittoresques, de saltimbanques, venus de Bergame et de Milan pour aller chercher fortune en France. Ces bohémiens basanés et spirituels ne recevaient pas toujours un accueil royal de la part des domestiques. Mais, s'ils avaient le bonheur d'être aperçus par le petit prince Chènevis, ils évitaient les affronts du balai et les coups de fourche. Il les laissait entrer, et il prenait un plaisir très vif à leurs exercices. Il aimait surtout à voir les tours qu'ils enseignent aux animaux dont l'adresse les fait vivre. Il cherchait à savoir comment ils obtiennent d'un

chien qu'il joue aux cartes ou aux dominos, d'un singe qu'il valse en mesure au son de la musique, d'un oiseau qu'il

fasse le mort. Pour quelques pièces de menue monnaie, il apprenait d'eux ces secrets qui ne sont, après tout, que l'art de tirer parti, à l'aide de beaucoup de patience, de l'instinct des animaux, instinct perfectible à l'infini. Il augmentait en lui de plus en plus l'affection raisonnée qu'il leur portait, par la vue de ces exercices pleins d'utiles enseignements.

Croirait-on qu'on se moquait au château de cette généreuse sollicitude du prince Chènevis pour les animaux? Son père et sa mère, qui étaient bons, ne l'en blâmaient pas;

mais les femmes de chambre, race moqueuse, les valets et les domestiques le raillaient sans pitié, et se faisaient un malin plaisir de tourmenter ses protégés, afin de le tourmenter lui-même. Ils avaient toujours un prétexte pour oublier de donner du foin aux chevaux, du son à l'âne, de mettre du chènevis dans la volière. C'est dans le but de rendre tout à fait ridicule le bon petit prince Léopold-Léopoldini qu'ils l'avaient surnommé, faisant allusion aux soins de toutes sortes qu'il avait pour les bêtes, le prince Chènevis, nom, comme vous savez, d'une grosse graine dont se nourrissent beaucoup d'oiseaux.

Telle est l'origine fort simple, fort claire, et nullement déshonorante, du surnom qu'il avait reçu.

Le plus méchant parmi ces domestiques railleurs était un valet de pied, nommé Rol, créature basse et cruelle. Il appartenait aux montagnes du Tyrol, d'où viennent la plupart des domestiques qu'on emploie en Italie et particulièrement dans les États du Piémont. Rol, comme s'il eût porté son cœur sur son visage, était d'une laideur abominable. Il cachait la moitié de son visage refrogné sous une chevelure épaisse, inculte et rouge. Son nez, qui se relevait ignoblement, s'enfonçait en s'aplatissant entre ses deux yeux, lesquels étaient d'une nuance verte, picotée circulairement de points noirs, ainsi que les ont les couleuvres.

Sa bouche, grande et courbée en demi-lune comme l'ouverture d'un four, laissait voir six dents de sanglier. Des mil-

liers de taches de rousseur tigraient la peau de son visage, qui ressemblait, par ses inégalités, son teint et une certaine mousse fauve qui lui tenait lieu de barbe, à une pêche de l'arrière-saison, boursouflée par la pluie. La grosseur informe de son corps le faisait paraître petit. Les excès lui avaient donné de l'embonpoint à défaut de santé ; il prenait sa brutalité pour de la force, et sa force pour du courage. Rol n'était jamais si heureux que lorsqu'il pouvait briser sa cravache sur le dos d'un cheval, casser son épais bâton de cornouiller sur la tête du pauvre âne, ou allonger sournoisement un coup de pied à *Tournebroche*, le fidèle caniche du château. Aussi ces pauvres bêtes, dans leur instinct,

cherchaient-elles à l'éviter, ou bien elles s'irritaient, elles se hérissaient de colère quand il leur était impossible d'échapper à ses coups. Il était leur bourreau.

« C'est pour le bien du service, Monseigneur, » répondait-il au prince Orfano-Orfana, quand celui-ci, sur les prières de son fils le prince Chènevis, reprochait à Rol d'exercer de mauvais traitements sur les animaux. Et les tortures recommençaient.

Le petit prince, qui avait cru rencontrer dans l'âme de sa

sœur Olympe une pitié sollicitée en vain chez les autres, lui dit un jour : « Vous ne savez pas, ma sœur? J'ai trouvé *Émeraude* et *Topaze* presque morts de faim. Chers pauvres petits oiseaux! »

Et Olympe avait répondu à son frère :

« Eh! mon Dieu, les serins de Canarie ne sont pas si rares en Italie, pour qu'on ne puisse remplacer *Émeraude* et *Topaze*, sur lesquels vous vous apitoyez tant.

— Ce n'est pas tout, ma sœur.

— Auriez-vous à m'apprendre quelque autre malheur plus grand encore? » demanda Olympe d'un ton ironique.

Le prince Chènevis ajouta :

« Zug, ce singe qui nous amuse tant, a été aussi la victime de Rol. Il lui a attaché l'autre soir une fusée à la queue, puis il a mis le feu à la fusée. Zug, qui allait se cognant partout dans sa terreur, a presque été dévoré par les flammes. Je viens de le voir. Le pauvre animal fait pitié. En poussant de petits cris et des gémissements, il m'a montré ses mains calcinées... il vous aurait attendrie... touchée... émue.

— Quand ce vilain singe mourrait...

— Que dites-vous là, ma sœur? Mais Zug vous divertit, vous charme par ses gentillesses, ses malices, ses bonds, ses grimaces et ses mille espiègleries. Ne doit-on rien à

ceux qui, depuis des années, mettent leur esprit au service de notre oisiveté?

— Ne voulez-vous pas que je prie papa d'envoyer chercher le médecin pour soigner notre singe?

— Pourquoi non?

— D'abord le médecin ne viendrait pas!

— Il aurait tort, ma sœur. Moi-même, d'ailleurs, j'ai déjà soigné Zug. J'ai délicatement enveloppé sa patte dans un linge...

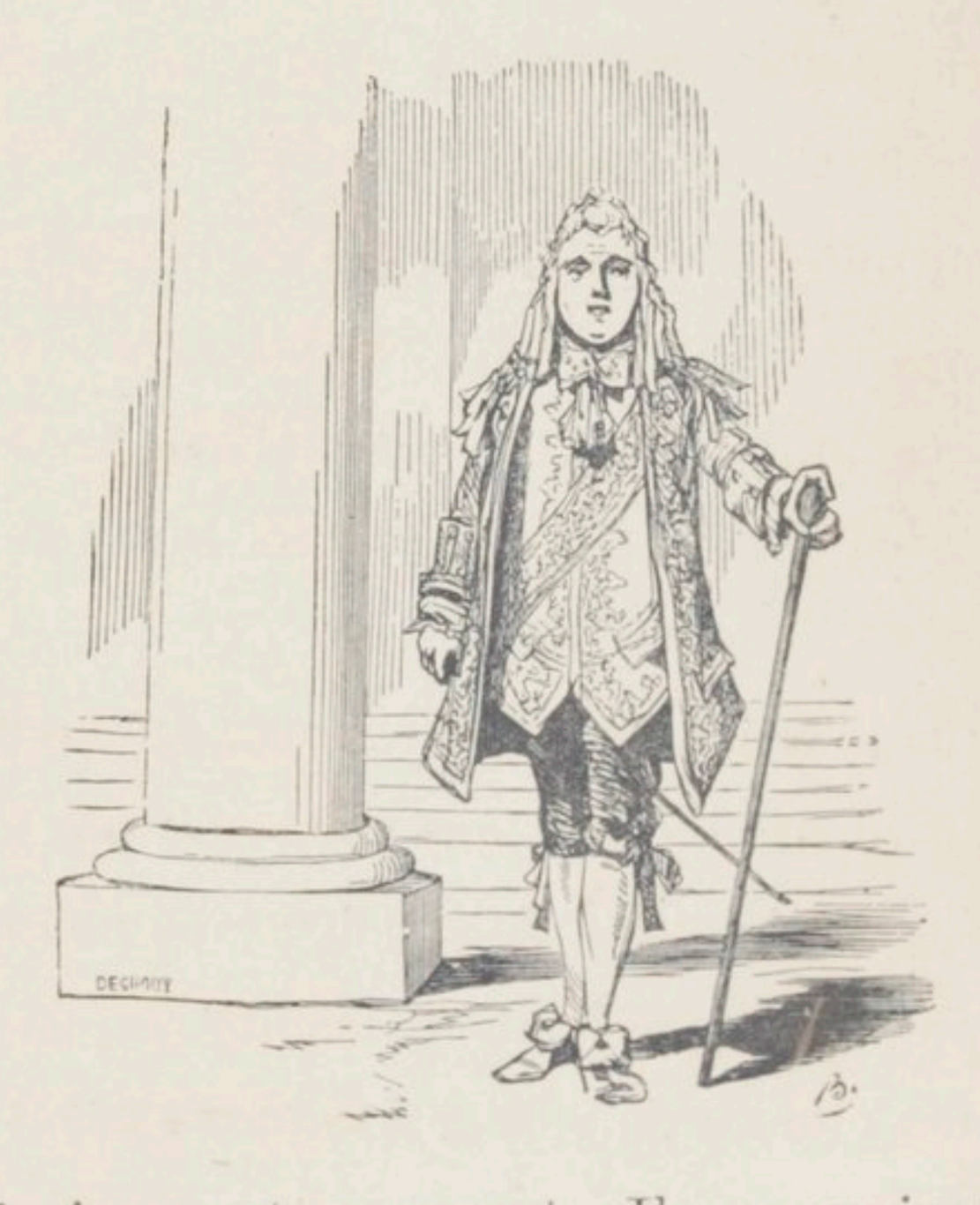
— Oh! quelle folie! quelle folie!

— Croyez-vous, Olympe, que ce ne soit pas une folie au moins aussi grande, celle de coucher une poupée dans un lit, de la bercer pendant des heures entières, de s'imaginer qu'elle est malade, et de veiller auprès d'elle? »

Devinant sans peine que son frère se moquait d'elle Olympe cessa tout à coup de lui répondre.

De son côté, le prince Chènevis comprit qu'il n'avait rien de plus sage à faire que de concentrer en lui-même sa bonté, sa sollicitude et sa compassion pour les bêtes.

Construit sur le modèle des châteaux royaux, celui du prince Orfano-Orfana possédait une ménagerie et renfermait une volière pleine d'oiseaux étrangers. Rien enfin de ce qui constitue un luxe de souverain ne manquait à cette résidence, qui n'avait malheureusement pas que des admirateurs. Elle avait aussi ses envieux. Beaucoup de seigneurs prétendaient qu'un roi seul pouvait se permettre



d'être logé si somptueusement. Ils accusaient le prince Orfano-Orfana de vouloir éclipser la cour de Turin par son

train de maison, le nombre de ses domestiques et les richesses de son château. Ces médisances furent portées et répandues à la cour, où elles trouvèrent de l'écho ; elles allèrent jusqu'aux oreilles du roi, qui eut la faiblesse d'y croire et le tort de s'en préoccuper. Dès ce moment, la faveur du prince Orfano-Orfana diminua. Mais, ainsi que cela arrive toujours en pareil cas, il fut le dernier à apprendre sa disgrâce, qu'il ne devait connaître que d'une manière foudroyante.

En attendant que nous connaissions aussi les effets de cette disgrâce, dressons une courte, mais indispensable liste des animaux sur lesquels s'exerçait la bonté du petit prince Chènevis, bonté si durement mise à l'épreuve.

Il existe une intime, une intéressante liaison entre l'histoire du prince Orfano-Orfana, que de faux amis trahissent, et l'histoire de son fils, qui n'abandonne pas ceux qu'il protège.

A vrai dire, il aimait tous les animaux élevés dans la propriété, il avait soin de tous : des beaux cygnes satinés nageant dans les bassins de porphyre du château, comme des jolis petits poulets de Barbarie, des oiseaux d'Asie et d'Amérique, au plumage d'or moulu, à l'œil de grenat, aussi bien que des pintades bariolées du Sénégal. Seulement il avait besoin de veiller de plus près sur les animaux

qui, n'ayant pas une valeur très grande comme prix d'achat aux yeux sordides des domestiques, étaient plus exposés à souffrir de leurs mauvais traitements.

Nous allons nommer ceux-ci en indiquant quelques-unes des tortures que leur faisait endurer l'honnête Rol.

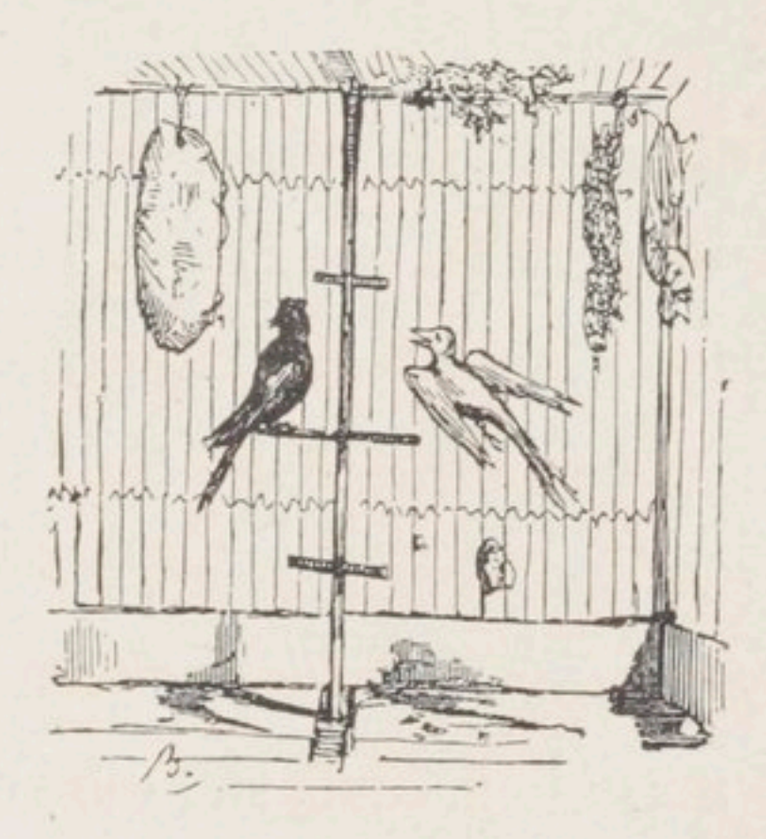
C'était d'abord le chien du château, excellent caniche qui n'était pas précisément beau, — et comment l'aurait-il été, toujours tourmenté, battu, traîné par les oreilles, indignement secoué par le Tyrolien? — mais qui était fidèle,

de bonne guette, ne dormant jamais que d'un œil, et intelligent au point de deviner la pensée du petit prince Chènevis au moindre signe qui la trahissait.

Ce chien ne s'appelait ni César ni Médor, mais très vulgairement *Tournebroche*. A cette époque, les chiens étaient employés à faire mouvoir le pal de la broche à l'aide d'une large roue dans laquelle on les plaçait. L'instrument fort simple dont on se sert à peu près partout aujourd'hui

pour rôtir les viandes n'existait pas encore. Jugez si notre caniche était bien nommé et s'il méritait quelques égards.

Les égards qu'avait pour lui Rol, le Tyrolien, étaient ceux-ci. Quand *Tournebroche* avait tourné la roue de la broche, dur exercice! — pendant cinq ou six heures ; qu'il haletait de fatigue, qu'il mourait de faim, qu'il tirait la langue de soif, Rol prenait un bon morceau de viande rôtie, et rôtie grâce à l'activité de *Tournebroche,* et il le plaçait dans la roue d'où il avait eu soin auparavant de faire sortir le chien. Puis il mettait de nouveau la roue en mouvement, afin que *Tournebroche* à jeun, affamé, désespéré, vît passer et repasser sans cesse, et ne pouvant jamais l'atteindre, le savoureux morceau de viande. Après avoir tourmenté ainsi pendant toute une soirée l'infortuné *Tournebroche,* il lui jetait un croûton de pain dur, et il laissait le morceau de viande rôtie suspendu en l'air dans la roue.



Venaient ensuite les deux serins de Canarie, l'un appelé *Émeraude,* parce qu'il était tout vert, l'autre *Topaze,* parce que son plumage était jaune. Comme ils gazouillaient! comme ils modulaient de jolies chansons, tant qu'un rayon de soleil tra-

versait leur cage, et se jouait avec l'eau de leur petit godet de cristal! La joie du petit prince était de leur verser du millet, et celle de Rol, dès que le prince n'était plus là, de remplacer le millet par du sable. Et les malheureux serins, que devenaient-ils? C'est affreux à penser!

Quant au chat de la maison, très aimé aussi du prince Chènevis, il avait sa large part des vexations et des tortures administrées par le perfide ennemi des animaux. Il s'appelait *Coco*. C'était un angora de la plus belle espèce : noir comme la nuit et soyeusement velu comme un ours.

Son air rébarbatif, ses yeux jaune-safran, coupés par des filets noirs, pleins tour à tour de finesse et de mélancolie

orientale, ses triples moustaches de grenadier, droites, terribles et pourtant vénérables, ne l'empêchaient pas d'avoir un caractère sociable et des mœurs fort douces. C'était un chat du monde. Lui et *Tournebroche* donnaient un démenti au proverbe, *se haïr comme chien et chat*. Ils s'aimaient beaucoup, au contraire, jouaient ensemble sous la table, et, l'hiver, on voyait très souvent *Coco* enroulé et endormi sur le ventre chaud et bien fourré de *Tournebroche*.

On n'imaginerait jamais à quelle invention diabolique avait eu recours le persécuteur Rol pour martyriser l'angora ; c'est à n'y pas croire. Il faisait chauffer les pincettes et les appliquait sous les pattes de Coco, qui, selon le degré de chaleur, miaulait plus ou moins fort. L'ingénieux tyran appelait cela enseigner la musique aux chats. Et en effet, des divers miaulements de Coco résultaient des espèces d'airs qui auraient fait rire, si l'on n'avait su par quels moyens ils étaient obtenus!

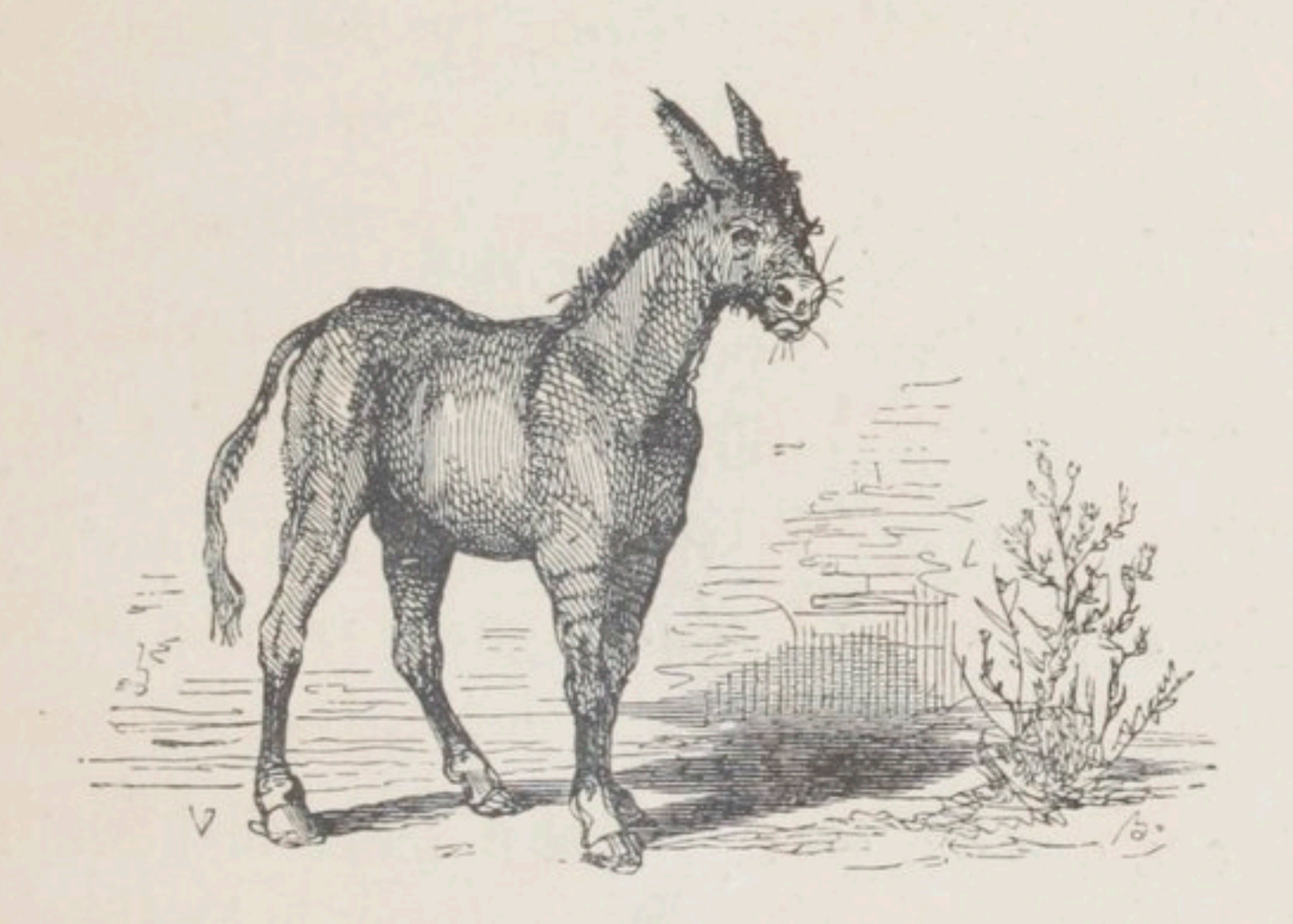
Très varié dans ses cruautés, Rol pratiquait un châtiment singulier sur le singe, sur Zug, dont le prince Chènevis s'était fait si inutilement le protecteur auprès de sa sœur Olympe. Il perçait d'abord de plusieurs trous deux grosses coquilles de noix qu'il posait ensuite et à une certaine hauteur sur un tas de blé de Turquie, aliment dont Zug était très friand. Pour s'emparer des grains de blé, le

singe fourrait avidement ses doigts nerveux dans les trous faits à l'écorce de la noix, et quand il tenait les grains il fermait invinciblement la main, comme c'est l'habitude chez ceux de son espèce tenace, et il la portait à sa bouche. Mais impossible d'y faire arriver les grains de blé de Turquie, l'écale était un obstacle. Il eût fallu premièrement lâcher les grains, puis lâcher les coquilles de noix et reprendre ensuite les grains de blé, calculs très simples, mais au-dessus de la portée d'esprit des singes. Et Rol le savait bien! Pris à ce piège, Zug courait parfois tout un jour à travers le parc, grimpait aux arbres, courait sur la crête des murs avec ses glissantes coquilles de noix aux mains sans pouvoir se résoudre à les abandonner, de peur d'abandonner aussi les grains de blé de Turquie, qu'il ne parvenait jamais à croquer.

Avouez qu'un pareil homme était une espèce de Néron. Néron, on vous l'a appris sans doute, était un empereur romain qui faisait aux hommes le mal que Rol faisait aux bêtes. Son nom exécré du monde entier est resté comme une sanglante injure.

L'âne, autre victime de ce misérable, n'avait pour se défendre que la dureté de sa peau. Que de bâtons noueux avaient été rompus sur lui! Et pourtant c'était le plus gentil, le plus alerte des ânes. Son poil était gris et lisse

comme le bois verni du figuier, gaiement zébré de larges bandes noires. Il allait vite, il allait le vent, l'oreille en l'air, l'œil clair et satisfait, les naseaux en quête de la bonne odeur du trèfle et du sainfoin, quand il coupait la verte prairie pour porter au marché les fleurs, les œufs et les fruits. Sa résignation était si complète, si inébranlable, si exemplaire, si au-dessus des mauvais traitements, des privations et des coups, que les gens du château et des environs l'avaient tout d'une voix surnommé *Philosophe*.



Il ne nous reste plus qu'à parler de trois opprimés, de la pie, du perroquet rouge et du pigeon, tous trois haïs, persécutés par celui qu'il est inutile de nommer, et qui seraient morts tous les trois depuis longtemps, sans la pitié du bon petit prince Chènevis.

La pie avait aussi un surnom comme le chat, le singe et l'âne, et un surnom bien appliqué. Causeuse à l'excès, bavarde comme une vieille portière, on l'appelait made-

moiselle *Jacasse*. Elle jacassait continuellement en effet. Mais le mot qu'elle préférait était celui-ci : un sou! un sou! un sou! En voici la raison. Tous les matins, en s'arrêtant devant la cage de sa pie favorite, le prince Chènevis disait : Voilà un sou pour acheter du fromage blanc à Jacasse. A force d'entendre cette recommandation, la pie avait retenu le mot *sou*, que son goût pour le fromage blanc lui faisait répéter sans cesse.

Mais qu'avait imaginé Rol pour exaspérer Jacasse? Avec ce sou donné par le prince Chènevis, il achetait du tabac pour lui et non du fromage blanc pour l'oiseau. Qu'on accuse encore maintenant les pies d'être voleuses!

Rol était pourtant forcé de respecter à quelques égards

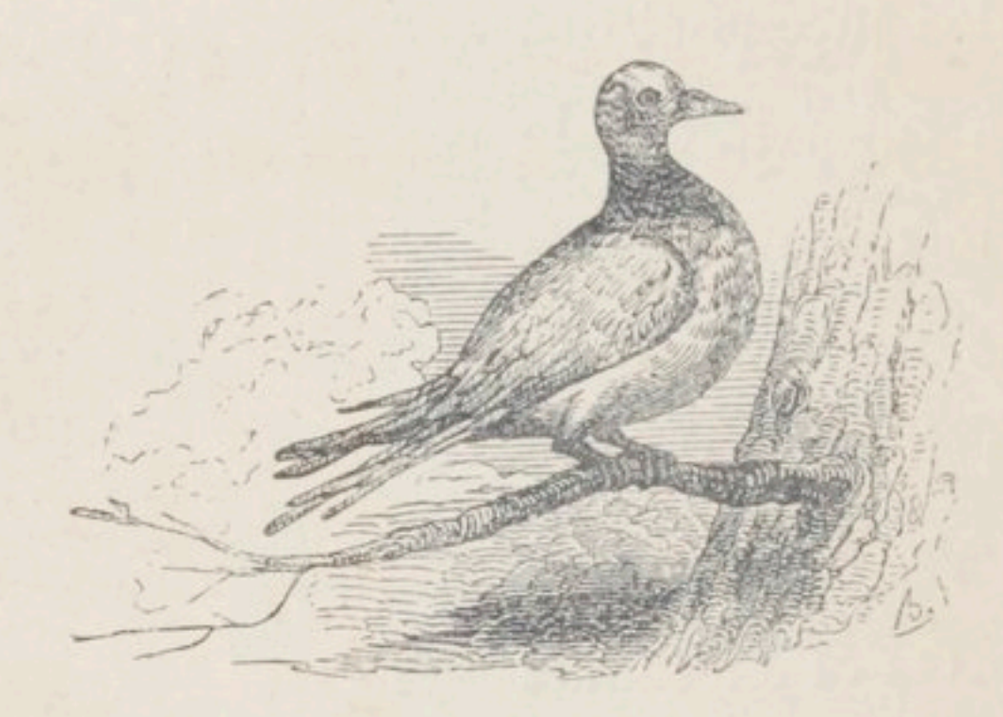
le perroquet rouge. Comme celui-ci ne quittait presque jamais le salon, il se trouvait un peu à l'abri des méfaits de l'ennemi commun. Il en était quitte pour des jurons et des insultes, que lui jetait à la sourdine le méchant domestique afin de l'obliger à se taire. Soyons justes. Parfois le perroquet rouge était assourdissant. On l'entendait

glapir pendant des heures entières la même phrase sur le même ton. Et cette phrase était invariablement celle qu'on a l'habitude de prononcer dans les salons : *Donnez-vous la peine d'entrer; veuillez entrer, je vous prie; entrez, Monsieur; entrez, Madame.* « Tais-toi, avocat! coquin d'avocat, te tairas-tu? »

Ce titre d'avocat que lui donnait comme une injure le terrible Tyrolien, avait fini par lui rester. Donc le perroquet rouge s'appelait *Avocat,* comme la pie *Jacasse.*

Mais, si Rol épargnait un tant soit peu le perroquet, il se rattrapait avec usure sur le plus beau pigeon de la volière, celui qui venait se poser familièrement sur l'épaule du prince Chènevis, manger dans sa main ou voler sur sa tête

en étalant au soleil l'écrin d'un cou diapré des plus riches couleurs. Il était si lustré, si beau, si élégant enfin, que le petit prince Chènevis, qui avait un nom pour tous ses chers amis, l'appelait poétiquement *Auréole*.



Vous allez frémir! Deux ou trois fois par an, *Auréole* se montrait sans plumes à son cher petit prince ; oui, saignant et déplumé comme s'il allait être mis à la broche. L'auteur de cette abominable action était... A quoi bon le nommer? Il est assez connu.

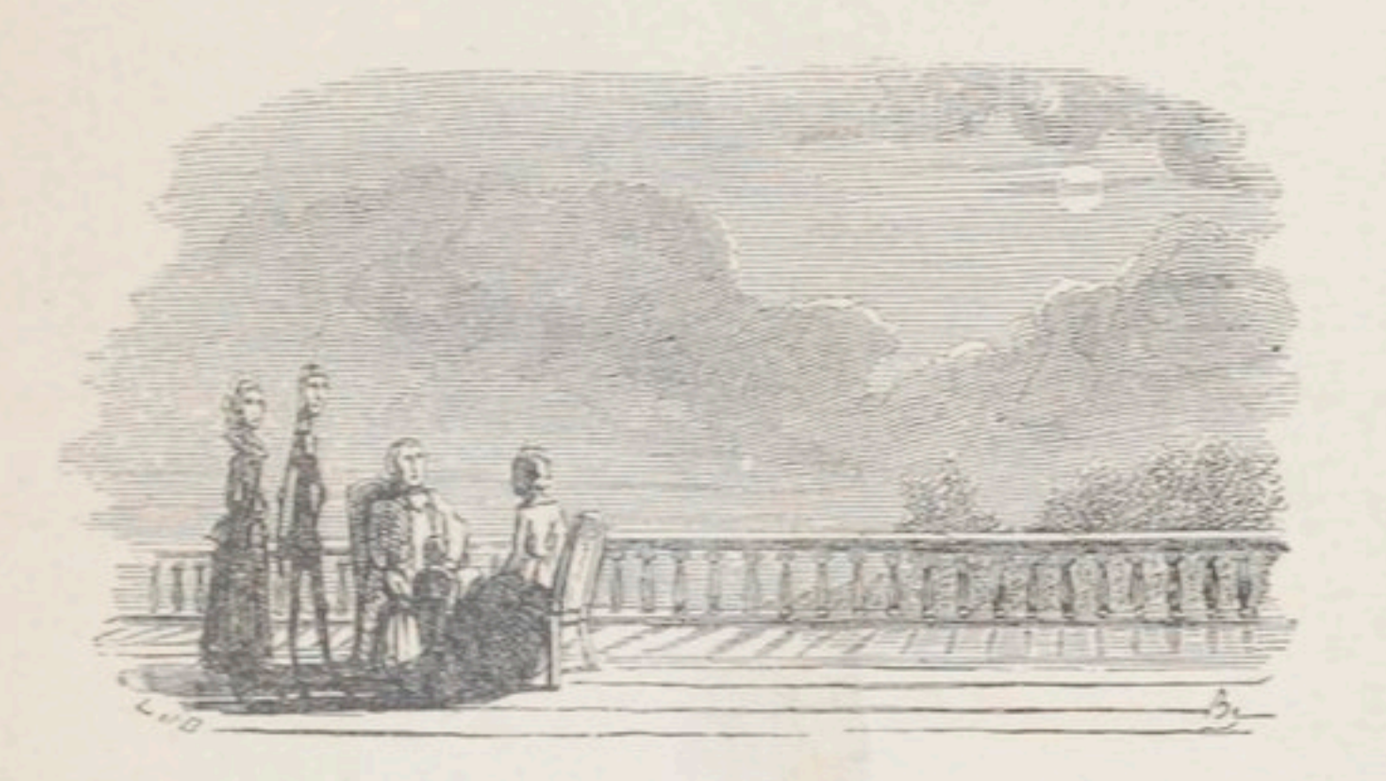
Est-ce que Dieu ne le punira pas?

Attendons.

Quoiqu'il eût à peu près tout le château contre lui, le petit prince Chènevis se dit avec force qu'il ne renoncerait pas pour cela à protéger, à défendre des créatures utiles et bonnes, enfants de Dieu comme nous. Il se mettait par cette courageuse détermination au-dessus de l'indifférence, du ridicule et du mépris d'autrui, noble et loyale énergie

qu'il faut avoir quand on est dans la voie de la justice et de la vérité.

Comme les nuits sont presque toujours belles en Italie, le prince Orfano-Orfana avait l'habitude de réunir le soir toute sa famille sur la terrasse du château, d'où l'on découvrait les deux rives du lac, à travers des statues d'albâtre et des lauriers-roses.



Le gouverneur du prince Chènevis et la gouvernante de la jeune Olympe avaient naturellement leur place marquée auprès de leurs élèves à ces causeries intimes.

Sans cesse de l'avis du prince Orfano-Orfana, quoi qu'il dît, quoi qu'il soutînt, quoi qu'il proposât, lui répondant toujours par un mot invariable qui était *Infailliblement*, le gouverneur du jeune prince avait reçu le surnom significatif de monsieur le gouverneur *Infailliblement*.

C'était un homme maigre, sec, grand et droit ; si maigre et si sec, qu'il était presque transparent. Ses longs cheveux gris, ses longs bras d'orang-outang, ses longues jambes, son long cou, ses longues mains lui donnaient l'air d'une

araignée colossale. Son costume, entièrement noir, contribuait beaucoup à cette ressemblance. Il n'était ni sot ni

ignorant, il était seulement privé de volonté. Il savait suffisamment pour enseigner, mais on n'exigeait pas qu'il enseignât. A cette époque déjà loin de nous, les gentilshommes n'étaient pas tenus de briller par l'instruction. L'usage les autorisait à se passer de toutes ces sciences qu'ils ont acquises depuis, et dans lesquelles beaucoup d'entre eux se sont fait une grande célébrité.

La gouvernante d'Olympe n'était ni moins longue ni moins décharnée que M. le gouverneur *Infailliblement*. A

eux deux ils représentaient, on peut le dire, les deux moitiés de quelqu'un. La même docilité servile aux volontés de ses maîtres lui avait fait adopter un mot de soumission qui était à peu de chose près celui du gouverneur ; ce mot était *Certainement*. Ainsi ces deux adverbes marchaient côte à côte, l'un pour faire du jeune prince Chènevis un gentilhomme accompli, l'autre pour faire de la jeune Olympe une princesse achevée.

Assis à distance, les domestiques du château prenaient part à ces tranquilles veillées sur la terrasse.

Or, un beau soir d'automne, quand le calme du lac Majeur n'était troublé que par le chant national des matelots qui partaient pour la pêche, le prince Orfano-Orfana dit à sa femme, en présence de toutes les personnes du château et des deux enfants, Olympe et Chènevis :

« Vous me demandiez, Madame, à la dernière veillée, quels étaient mes projets d'avenir sur Olympe et notre cher petit prince Léopold-Léopoldini.

— Oui, mon cher prince, répondit la princesse.

— Olympe, poursuivit gravement le prince, fera sa première communion à quatorze ans, et à seize ans nous la marierons avec le fils du duc de Côme.

— C'est une alliance digne de nous, digne d'elle, ajouta la princesse Orfano-Orfana. Vous entendez, Mademoiselle ?

dit-elle ensuite en s'adressant à la gouvernante de sa fille.

— *Certainement,* Madame la princesse, répondit la gouvernante d'Olympe.

— Je vous fais cette question, poursuivit la princesse, afin de savoir de vous, qui avez l'honneur d'élever mademoiselle Olympe, si, à cette époque de sa vie, ma fille connaîtra à fond les soixante et dix-sept manières de saluer à la cour de Turin?

— *Certainement,* Madame la princesse.

— Si elle saura soulever avec majesté une robe à longue queue traînante?

— *Certainement,* Madame la princesse.

— Ouvrir et fermer un vaste éventail?

— *Certainement*, Madame la princesse.

— Danser en deux temps et en trois temps le menuet de la Reine?

— *Certainement*, Madame la princesse.

— Enfin, je désire savoir si elle sera assez instruite pour figurer avec avantage parmi les plus nobles personnes de la cour de Turin, la première cour de l'Italie et du monde?

— *Certainement*, Madame la princesse. »

Ayant cessé d'être interrogée par la princesse Orfano-Orfana, la gouvernante *Certainement* se tut.

« A mon tour je vous demanderai, dit le prince au gouverneur *Infailliblement*, si mon noble fils Léopold-Léopoldini pourra, formé par vos leçons, et quand il aura l'âge, entrer dans le régiment des pages de Sa Majesté le roi de Sardaigne?

— *Infailliblement,* Monseigneur.

— Portera-t-il l'épée en verrou avec toute la grâce d'un parfait cavalier?

— *Infailliblement,* Monseigneur.

— Saura-t-il sourire avec finesse et discrétion aux moindres paroles que daignera lui dire le souverain?

— *Infailliblement,* Monseigneur.

— Saura-t-il ramasser le gant d'une princesse, tourner un compliment à tous propos, jouer à la paume ?

— *Infailliblement*, Monsieur le prince.

— Saura-t-il!... » Cette nouvelle question du prince Orfano-Orfana resta suspendue à ses lèvres... Le prince Chènevis avait poussé un grand cri, et il avait fait suivre ce cri violent de ces mots : « Ah! le misérable! le monstre! l'inhumain! »

Chacun regarda avec un profond étonnement la figure pâle et bouleversée du jeune prince Chènevis, et chercha à deviner la cause de cette indignation qui ne cessait pas; car il continuait à dire, en levant les yeux au ciel : « Est-ce que Dieu ne nous vengera pas? ô mon Dieu!... mon Dieu! ils sont perdus...

— Mais qu'avez-vous, mon fils? lui demandait sa mère en le pressant avec effroi contre son cœur.

— Qu'y a-t-il, mais qu'y a-t-il? lui disait son père. Perdriez-vous la raison?...

— Ne voyez-vous pas?... » répondit enfin le prince Chè-

nevis en montrant d'un doigt tremblant un point dans l'espace, une tache qui grossissait en descendant du ciel.

Son cœur avait vu et deviné avant ses yeux ce qu'était cette tache.

Toutes les personnes qui se trouvaient sur la terrasse avaient dirigé leurs regards en l'air, mais il leur fallut quelques minutes d'observation soutenue avant de connaître la cause de l'émotion extraordinaire et de la douleur du prince Chènevis.

Ils la connaissaient enfin.

La pie du château emportait à travers l'espace, en se débattant, le gros perroquet rouge, et celui-ci traînait à sa patte les deux serins de Canarie, *Émeraude* et *Topaze*. Ainsi liés l'un à l'autre par un cordon dont on voyait flotter les bouts, les quatre oiseaux roulaient, culbutaient, tournoyaient effroyablement au-dessus de la tête de ceux qui assistaient à cette scène. Des cris étouffés par la douleur commençaient à se faire entendre ; la pie et le perroquet semblaient rendre leur dernier soupir. Ils s'étranglaient

l'un l'autre, en s'enchevêtrant dans le cordon qui les enchaînait et les serrait de plus en plus à mesure qu'ils cherchaient à s'en dégager. Les pauvres petits serins de Canarie étaient pendus convulsivement par les pieds.

Personne ne mettait en doute l'auteur de ce cruel amusement ; le nom de Rol, le Tyrolien, était dans toutes les bouches.

Enfin, après avoir culbuté, s'être heurtés dans l'espace pendant plus d'un quart d'heure, le perroquet rouge, la pie et les deux serins de Canarie tombèrent lourdement sur la terrasse. Effroyable chute! Aussitôt le petit prince Chène-

vis courut à eux, et avec ses doigts, avec ses dents, il écarta, rompit le lien qui étranglait les malheureux oiseaux.

Il était temps!!

La pauvre pie, la bonne *Jacasse*, pouvait à peine murmurer son dicton favori : *Un sou! un sou!* et le perroquet répétait en râlant d'une voix rauque : *Donnez-vous la peine d'entrer; entrez, Monsieur; entrez, Madame!* Quant aux deux petits serins de Canarie, ils étaient froids et immobiles comme s'ils eussent été morts.

Ils n'étaient pas morts!! ce dont s'assura le prince Chènevis après les avoir réchauffés dans ses mains avec son haleine. Ils remuèrent un peu les pattes et les ailes, bien peu... Quelle espérance au milieu de quelle douleur!!

Ce qui augmentait cette douleur en lui, c'était de voir l'indifférence avec laquelle presque toutes les personnes réunies sur la terrasse assistaient à ce triste événement.

Son irritation fut telle, en ce moment, qu'il dit à sa sœur Olympe, assez légère pour ne pas dissimuler un rire déplacé, odieux : « Allez vous-en! Mademoiselle.

— C'est à vous de vous retirer, Monsieur mon fils, s'écria en colère le prince Orfano-Orfana ; retirez-vous! On ne doit montrer ni un intérêt si excessif envers des animaux, ni tant d'emportement contre une sœur dont le tort n'est pas grave...

— *Certainement*, dit la gouvernante.

— *Infailliblement*, » ajouta le gouverneur.

Confus, blessé dans sa délicatesse et dans sa noble sen-

sibilité, honteux de recevoir de son père, qu'il aimait et respectait beaucoup, une réprimande aussi vive, le petit prince Chènevis se retira en emportant, baignés de ses larmes, les quatre pauvres oiseaux auxquels il avait si miraculeusement sauvé la vie.

Il ne se permit que cette réflexion en rencontrant sur le perron l'infâme Rol, l'auteur de cette cruelle plaisanterie : « Je serai homme un jour. »

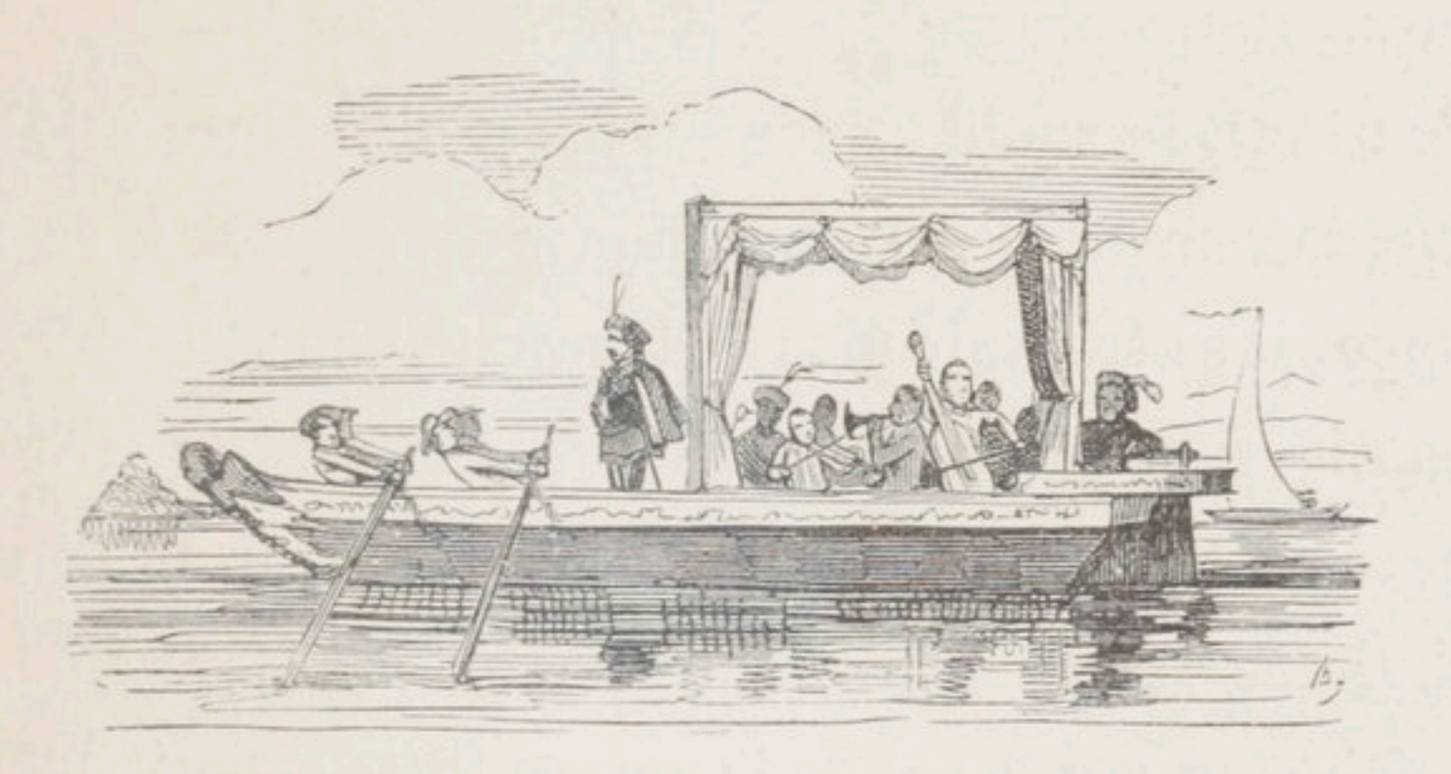
Le prince Orfano-Orfana, voulant faire sentir fortement à son fils combien il était blessé de son procédé envers sa jeune sœur Olympe, lui donna, quelques jours après la scène de la veillée, une preuve de son vif mécontentement. Il tenait à ce que le prince Chènevis se souvînt toute sa vie de cette vérité si importante : qu'il faut apporter de la modération même dans les actions les plus justes.

Il avait conservé l'habitude de réunir à sa table, certain jour d'automne, les principaux seigneurs des environs, pour qu'ils célébrassent avec lui l'anniversaire de la naissance de sa femme. Ce repas était si copieux, si abondant en toutes

sortes de mets délicats, qu'on en parlait longtemps à l'avance dans le pays. Il faisait événement. En un mot, le prince Orfano-Orfana n'épargnait rien pour que la fête justifiât la haute réputation qui la précédait. C'était un grand jour.

Et ce jour était venu.

Sur toute la surface du lac on apercevait des barques élégantes, inclinées sous des voiles bleues et roses, se dirigeant vers l'île fortunée où étaient attendus les heureux voyageurs qu'elles portaient. Elles portaient aussi des



musiciens dont les chants se croisaient harmonieusement, et de jeunes garçons qui jetaient des fleurs sur le sillage. A chaque instant, quelques-unes de ces jolies barques abordaient dans l'île, et les nobles invités du prince Orfano-Orfana foulaient les gazons moelleux et les sables dorés de son hospitalière villa.

Le gouverneur *Infailliblement* fut celui qu'on chargea de signifier au prince Chènevis qu'il ne paraîtrait point à cette brillante fête.

Telle était la sévère punition dont son père le frappait.

Dire que le prince Chènevis reçut froidement cette triste nouvelle, ce serait trahir la vérité. Il chérissait trop son père et sa mère, il était trop jaloux de conserver leur affection, de mériter leur estime, pour accepter avec indifférence un pareil châtiment. Aussi ne cacha-t-il à son gouverneur ni son découragement, ni sa tristesse, ni ses larmes.

Pourtant, lorsqu'il remontait jusqu'à la cause qui l'avait involontairement poussé à manquer de respect à sa sœur Olympe, il se trouvait plus malheureux que coupable. Il se repentait sans doute de l'avoir offensée, d'avoir irrité son père, mais il se disait que sa sœur n'aurait pas dû non plus afficher une dureté si froide, si ironique, à l'égard de pauvres animaux sur le point d'expirer. Si son esprit s'humiliait, sa conscience ne lui reprochait rien.

Pour se montrer impartial envers tout le monde, il faut dire que la princesse Orfano-Orfana supplia son époux de ne pas pousser si loin la sévérité envers leur fils, et qu'Olympe, sincèrement attendrie, se jeta trois fois aux pieds de son père pour obtenir le pardon de son frère malheureux.

Le prince Orfano-Orfana fut inflexible. La justice paternelle devait avoir son cours.

Les pères sont comme les rois ; ils voudraient, mais ils ne peuvent pas toujours pardonner.

Mais écoutons ! la grosse cloche du château sonne l'heure du festin.

Le petit prince Chènevis s'assied tristement sur une banquette de la terrasse. De cette place il aperçoit la longue et fastueuse table du banquet. Son cœur bat, ses yeux se mouillent de larmes.

Il voit passer triomphalement des nuées de domestiques chargés de mets délicieux.

Il n'avait pas mangé depuis la veille !

Les uns portent des potages succulents qui embaument l'espace. Le petit prince regarde et soupire.

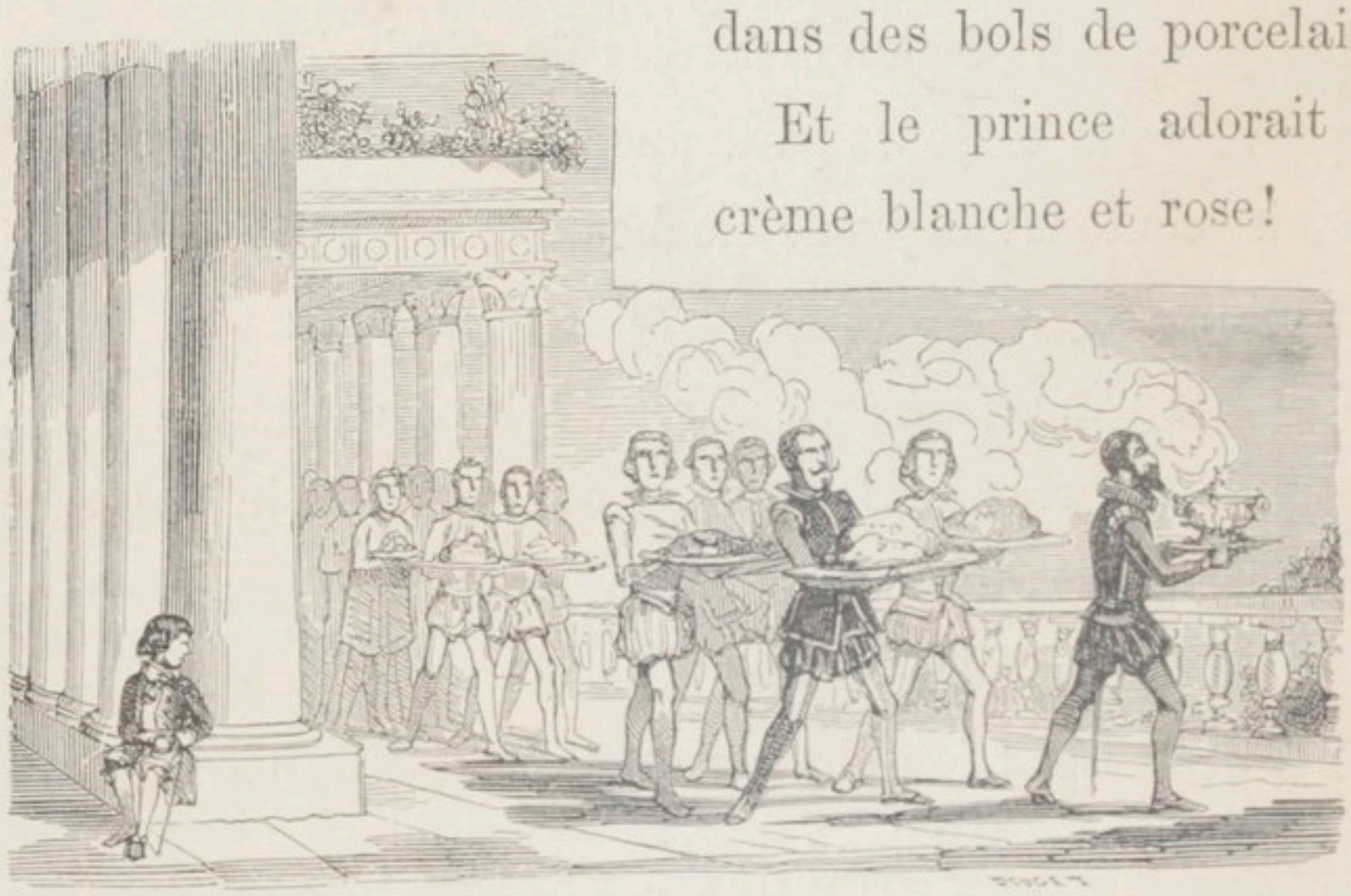
Les autres portent des pièces de mouton rôti et doré par un feu doux. Il regarde encore et soupire.

Ceux-ci traversent la terrasse avec des pyramides odorantes de gibier truffé. Des cailles, des grives, des bécasses se prélassent sur un lit de feuilles de vigne au fond de vastes plats d'argent. Le petit prince n'ose plus regarder, mais ses soupirs redoublent.

Ceux-là accourent avec des hures de sangliers ornées de persil, de menthe, brodées artistement de clous de girofle.

Il y en avait qui portaient de la crème blanche et rose dans des bols de porcelaine.

Et le prince adorait la crème blanche et rose!



D'autres circulaient en soulevant des monuments formés d'amandes, de pistaches, de noisettes et de citrons d'Amérique.

On en voyait encore qui balançaient sur leurs mains prudentes des fruits glacés dont la forme et l'éclat n'avaient pas été altérés par l'art du confiseur.

On ne peut dire si le prince Chènevis aurait supporté jusqu'au bout ce supplice de Tantale.

Un événement vint faire diversion à ses angoisses.

En portant ses yeux abattus sur un autre point de la terrasse, il aperçut *Tournebroche*, *Jacasse*, *Topaze* et *Émeraude*, qui semblaient solliciter son attention.

Était-ce une erreur, une illusion? Il alla d'abord vers la loge de *Tournebroche*, et que vit-il?

L'écuelle de *Tournebroche* était vide, sèche comme le bois dont elle était faite. Depuis la veille le chien n'avait donc pas mangé?

Quant à la cage de la pie, elle ne contenait pas plus de nourriture que celle des serins de Canarie.

En un instant le petit prince comprit qu'on avait voulu

faire partager au chien et aux oiseaux la cruelle punition dont on le frappait. Comme lui, ils n'avaient pas mangé de toute la journée.

« Et je me désolais, s'écria-t-il, je me désespérais, je pleurais, et ces pauvres créatures souffrent sans se plaindre!

« Les animaux auraient-ils plus de raison que moi? Est-ce donc à eux à me fournir des exemples de résignation? »

Bien loin de se plaindre à son petit maître, le chien, qui était enchaîné, allongea le cou tant qu'il put pour lui lécher la main avec de touchants aboiements.

La pie, la bonne *Jacasse,* lui dit de sa plus jolie voix : *Un sou! un sou!* et les serins de Canarie battirent joyeusement des ailes lorsqu'il s'approcha de leur cage.

Et le petit prince Chènevis se sentit alors soulagé.

Mais après avoir goûté le charme si doux de la résignation, par l'effet de cette leçon qu'il recevait d'êtres moins intelligents que lui, il se dit : « Non! il est impossible que mon père ait étendu jusque sur ces créatures inoffensives un châtiment que j'ai seul mérité. On aura injustement interprété ses ordres. En tout ceci je reconnais l'esprit vindicatif de Rol. »

Dès ce moment, sa détermination fut prise. Une grande détermination!

La nuit se faisait ; les domestiques ne passaient plus qu'à

travers l'obscurité étendue sur la terrasse pour arriver jusqu'à la salle du festin.

Le prince Chènevis alla fièrement se poster sur leur chemin, et quand Rol vint à passer avec une magnifique assiette de friandises, il tira son épée et lui dit :

« Ceci pour moi ou ceci pour toi! »

L'épée du prince s'était appuyée sur le cœur de Rol. Celui-ci, qui était lâche puisqu'il était méchant, n'eut que le temps de livrer à son courageux adversaire les friandises qu'il destinait à d'autres.

Le prince Chènevis courut aussitôt les distribuer à *Tournebroche*, à *Jacasse*, à *Topaze* et à *Émeraude*, qui ne firent aucune façon, on peut le croire, pour jouir des fruits de la victoire remportée par leur jeune maître. Ils mangèrent à satiété des brioches, des meringues, des tartes, du gâteau de Savoie,

des biscuits à la reine, des gâteaux d'amandes, et mille autres délicieuses pâtisseries. *Tournebroche* était beau à voir.

« Mangez toujours! leur criait le prince Chènevis, mangez de ceci, mangez de cela! ne vous lassez pas, tout est pour vous, pour vous seuls!

« Maintenant, dit le prince Chènevis en mettant son épée dans le fourreau, je n'ai plus faim, je ne souffre plus, j'ai fait une bonne action. »

Il alla ensuite s'asseoir tranquillement sur la terrasse en attendant que son gouverneur vînt comme d'usage lui dire d'aller se coucher. Il était dans cette attente, lorsqu'il entendit retentir sur les dalles de la terrasse des talons de fer, des sabres et des crosses de mousquet.

Le petit prince sort tout à coup de ses réflexions, se lève avec inquiétude, regarde autour de lui... Le château était envahi par des soldats.

A peine a-t-il le temps de se rendre compte de ce qui se passe autour de lui, qu'il voit ces hommes armés s'avancer en très grand nombre vers les portes de la salle du banquet et s'emparer de toutes les issues.

Bientôt il entend la voix sévère de leur chef, qui dit : « Prince Orfano-Orfana, vous êtes prisonnier du roi; suivez-nous, vous et votre épouse. Pas de résistance, ou vous êtes morts. »

Le jeune prince, effrayé de cette injonction, court précipitamment se jeter au milieu des soldats, afin de les empêcher de toucher à son père. Mais ceux-ci le repoussent,

restent sourds à ses prières comme indifférents à ses menaces.

Le prince Orfano-Orfana et la princesse sont entraînés hors du château, conduits sur les bords du lac Majeur, placés dans une voiture qui les attendait, et emportés de toute la vitesse de quatre chevaux.

Une moitié des troupes escorte les deux nobles prisonniers, l'autre moitié demeure au château pour en prendre possession au nom du roi.

Ainsi le prince Orfano-Orfana était non seulement prisonnier, mais tous ses biens étaient confisqués.

Les gardes s'établirent partout avec autorité dans le château, et s'assirent en maîtres autour de la table qu'avaient abandonnée les nobles convives, dispersés par la frayeur.

Quant aux domestiques, valets et serviteurs de toute espèce, au lieu de s'occuper du sort des deux enfants, ils avaient profité du désordre pour s'enfuir avec le plus d'ar-

genterie et d'objets précieux qu'ils avaient pu emporter.

Le gouverneur avait dû *infailliblement* s'esquiver, et la gouvernante *très certainement* s'être évadée.

Olympe, à demi morte de peur, s'était glissée d'effroi à travers les soldats, qui ignoraient qu'elle était la fille du prince, et elle avait couru se réunir à son frère pour qu'il la protégeât.

Cher enfant, que pouvait-il contre deux cents hommes

grossiers, bardés de fer des pieds à la tête, jurant et maugréant, buvant jusqu'à devenir furieux?

Elle et lui, marchant dans l'obscurité, allèrent se cacher au fond du parc, où ils passèrent la nuit. Ce n'est que le lendemain qu'ils apprirent d'un petit pâtre de leurs amis que leur père et leur mère avaient été conduits dans une forteresse, parce qu'ils étaient accusés d'avoir favorisé des révoltés, offert un refuge à des ennemis du roi, qu'on avait trouvés, prétendait-on, cachés dans la propriété Orfano-Orfana. Ceci n'était pas moins qu'un crime d'État, de haute trahison, puni en tout temps par la confiscation, la dégradation, et qui méritait même la mort.

Le prince Chènevis et sa sœur s'évanouirent en entendant ce récit auquel ils ne pouvaient croire pourtant, car, quoique enfants, ils appréciaient la loyauté de leur père.

Quand ils revinrent à eux, ils entendirent les chants d'ivresse des soldats en train de mettre la propriété au pillage. Ils menaçaient d'incendier les pavillons, les écuries, et de saccager le château.

Jusqu'à la nuit ils entendirent ces imprécations, ces rugissements, ces cris de ruine et de dévastation. Ils ne bougèrent pas de l'épais taillis au fond duquel ils s'étaient prudemment réfugiés la veille.

Que cette journée leur parut longue!

Vers minuit, quand le tumulte fut un instant assoupi,

le petit prince, qui s'était livré à de sérieuses réflexions depuis vingt-quatre heures, — le malheur mûrit si vite! — dit tout bas à sa sœur : « Ma chère Olympe, suivez-moi. J'ai un projet. »

Olympe n'osait sortir de sa cachette; cependant elle obéit à son frère.

« Mais où allons-nous? demanda-t-elle.

— Suivez-moi.

— Que deviendrons-nous ?

— Dieu nous aidera, aidons-nous d'abord.

— Mais, mon frère...

— Silence! ma sœur; les soldats ne sont pas tous endormis... Si l'un d'eux allait nous entendre!

— Vous prenez le chemin du château!... dit Olympe en tremblant.

— Je le sais.

— Mais c'est là qu'ils sont...

— Silence! encore une fois, ma sœur, ou nous sommes perdus. »

Appesantis par l'ivresse, les soldats dormaient pêle-mêle étendus sur les dalles de la terrasse.

Les deux enfants s'avançaient soigneusement à petits pas, touchant à peine la terre de la pointe de leurs pieds, à travers ces corps chargés d'armures, au risque, à chaque ins-

tant, d'éveiller un sauvage hallebardier aux moustaches de tigre ou un dragon plus terrible encore, et d'être faits prisonniers. Quelle situation périlleuse! Mais ils marchaient si doucement!... si doucement!... si doucement!...

Tout à coup la voix rauque et avinée d'un de ces soldats couchés par terre retentit :

« *Qui est là?* » s'écrie-t-il.

Les deux enfants s'arrêtent.....

Ils ne répondent pas.

Comme leur cœur battait!

Le soldat se rendormit aussitôt.

Tout danger n'était pas encore passé.

« Mais ce projet dont vous m'avez parlé? demanda tout bas Olympe.

— Voici, ma sœur, le moment de l'exécuter. »

Et avec une attention, une lenteur, une prudence miraculeuses, le petit prince Chènevis, parvenu au bout de la terrasse jonchée de soldats, fit d'abord sortir l'âne de l'écurie. Cela fait, il détacha le chien auquel il imposa silence d'un geste énergique ; puis, décrochant la cage des deux serins de Canarie et celle de la pie, dans laquelle il glissa le pigeon, il fixa et lia ces deux cages sur le dos de l'âne, qu'il fit descendre à petits pas par un sentier étroit

et obscur jusqu'au milieu du parc. Là il recommanda à sa sœur de l'attendre. Il lui dit qu'il allait revenir.

Alors le petit prince Chènevis retira ses souliers pour faire moins de bruit en marchant, et il remonta une seconde fois vers le château.

Arrivé sur la terrasse, il s'arrêta un instant pour se recueillir. C'est que là recommençait pour lui une tâche des plus difficiles et des plus périlleuses, plus difficile et plus périlleuse cent fois que la première. Il fallait qu'il pénétrât dans la grande salle, celle où avait eu lieu le banquet, malgré l'active surveillance de la gigantesque sentinelle qui en gardait la porte.

Le prince, avons-nous dit, avait son projet. Un commencement d'exécution avait réussi ; restait à couronner l'œuvre.

Mais quel péril ! et aussi quelle témérité !

Il attendit, pour s'introduire dans la salle, que la sentinelle, dans l'une de ses évolutions, eût le dos tourné à la terrasse.

Il profite de cet instant, et il court, il vole plutôt à l'endroit où se tenait ordinairement Zug, le singe. Zug dormait profondement : les soldats l'avaient enivré. Il prend Zug, le jette comme un sac sur ses épaules. Le chat était sous la table ; il prend aussi le chat, et le met sous son bras. Il

court sans perdre de temps au perroquet ; mais le trop expansif oiseau, le malheureux perroquet, en apercevant le petit prince, s'abandonne à sa joie, et crie : *Entrez, Monsieur; entrez, Madame!* Le soldat qui fait sentinelle ouvre l'oreille à ce cri, cherche et voit quelqu'un qui s'enfuit dans

la direction de la porte. Il est trop tard pour barrer le chemin, mais il arme son mousquet, et couche en joue l'ombre qui a glissé près de lui et qui traverse la terrasse.

Le coup part...

La balle se perd dans l'espace.

Déjà le prince Chènevis est près de sa sœur, déjà ils ont franchi tous les deux la porte du parc, qu'ils referment sur eux... Enfin ils sont au bout de la propriété, à ses extrêmes limites, au bout de l'île sur laquelle s'élève le château qu'ils quittent peut-être pour toujours. Ils descendent dans une barque avec tous les animaux, qui, excepté l'âne, n'offrent pas de grandes difficultés d'embarquement, la dégagent de la corde qui la retient, et vite, vite, ils la poussent... et les voilà au large!

La lune est cachée et le courant est rapide.

Tous les soldats, éveillés en sursaut, crient : Aux armes! aux armes!

Des torches de résine luisent au sommet de l'île, et leur clarté rougeâtre se projette au loin sur les eaux. Cette immense lueur d'incendie montre la barque qui emporte les deux enfants du prince Orfano-Orfana. Des coups de mousquet sont tirés ; mais les balles tombent dans le lac sans avoir assez de force pour atteindre les fugitifs. Le prince Chènevis et sa sœur sont déjà hors de portée. Ils s'éloi-

gnent de plus en plus, emportant avec eux l'âne, le singe, le chien, les deux serins de Canarie, le chat, le perroquet, la pie et le pigeon.

Les deux enfants sont sauvés!

Et sauvés aussi *Philosophe*, *Zug*, *Tournebroche*, *Émeraude*, *Topaze*, *Coco*, *Avocat*, *Jacasse* et *Auréole!*

Nous étions dans l'erreur quand nous supposions que le gouverneur *Infailliblement* avait pris la fuite au moment où les soldats envahissaient le château Orfano-Orfana. Ceux-ci, en fouillant le cellier, le trouvèrent caché derrière une

rangée de tonneaux. Le saisir par son habit noir, le traîner au grand jour, le conduire au chef pour qu'il décidât de son sort, tout cela fut fait en un instant.

Le gouverneur *Infailliblement* tremblait comme la feuille, et il n'était pas moins vert qu'une feuille, tant la peur le décomposait.

« Ceci fait admirablement notre affaire, dit le chef en le voyant.

— Faut-il l'écarteler, le pendre, ou le brûler? » demandèrent les soldats.

Infailliblement recommanda son âme à Dieu.

« Pas encore, répondit le chef; mais, en attendant, conduisez-le à la citerne. »

L'ordre du chef s'exécuta immédiatement.

Les soldats prirent le chemin de la citerne.

Il est nécessaire de rappeler ici un usage de guerre.

Lorsque l'ennemi s'empare d'une citadelle ou d'un château fort, il a soin, par prudence, de faire goûter l'eau des puits ou des citernes aux vaincus, afin de s'assurer qu'ils n'ont pas empoisonné les eaux avant d'abandonner la place.

Le gouverneur *Infailliblement* fut donc conduit dans une des caves du château, à l'endroit où était creusée la citerne, vaste réservoir d'eau qui servait à alimenter la propriété.

« Allons! je devine leur intention, se dit le gouverneur du prince Chènevis pendant les quelques minutes qu'on le

laissa seul à la cave ; ils veulent *infailliblement* que je goûte les eaux. Ils tiennent à s'assurer que nous n'avons pas répandu du poison dans la citerne. Trop heureux si j'en suis quitte pour cette complaisance, *infailliblement* un peu forcée ! »

Il achevait sa réflexion, lorsqu'un soldat entra, et lui dit, le sabre à la main.

« Goûte cette eau !

— Oui, mon ami, répondit le gouverneur en remplissant un verre qu'il vida d'un seul trait, quoique l'eau ne fût pas sa boisson favorite.

— C'est bien, » dit le soldat, qui se retira en fermant la porte sur le gouverneur.

« Qu'attendent-ils encore de moi, pensa le gouverneur, puisque l'épreuve est faite? Pourquoi me laisser ici?... c'est sans doute par erreur... »

Un second soldat paraît.

« Goûte cette eau! s'écria-t-il en brandissant une lance sur la tête du gouverneur.

— Mais j'ai déjà bu...

— Goûte cette eau! » te dis-je.

Le gouverneur ne résiste pas à un ordre si poliment exprimé; il boit un second verre d'eau.

« A merveille! fait le soldat, qui s'en va comme le premier, après avoir eu soin de fermer la porte de la cave.

— Qu'est-ce à dire? murmure le gouverneur; celui-ci aussi m'enferme! quand m'en irai-je donc? »

Un troisième soldat survient, armé d'un pistolet.

Même ordre impératif.

« Goûte cette eau!

— Mais *infailliblement* j'étoufferai, si cela continue.

— Veux-tu y goûter? »

Le gouverneur *Infailliblement* avala avec mille grimaces et mille contorsions le troisième verre d'eau.

Cette eau était horriblement glacée.

Arrive un quatrième, arrive un cinquième, un sixième, arrive un douzième soldat!

Douze verres d'eau ont déjà passé par le gosier et clapotent dans l'estomac de l'infortuné gouverneur. Il n'en peut plus ; il souffle, son ventre est tendu et rond comme un ballon.

Pourtant il faut qu'il boive encore! il le faut!

Toujours ce même commandement gronde à ses oreilles entre des piques de fer, des bâtons rugueux, des épées et des mousquets gorgés de balles.

« Goûte cette eau! ou bien... mille morts! »

Enfin, au dix-huitième verre, écrasé par cet excès d'eau froide, le gouverneur tombe par terre, à la joyeuse et brutale satisfaction des soldats qui l'avaient abreuvé.

Nous saurons plus tard s'il en mourut.

Revenons maintenant aux deux enfants que nous avons laissés voguant sur le lac Majeur, à la clarté de la lune.

Toute la nuit, ils fendirent paisiblement les eaux dans la direction opposée à celle de l'île qu'ils venaient de quitter. Parfois leurs regards cherchaient au fond de l'horizon le beau château qu'ils avaient cru ne jamais quitter. L'aube commençait à poindre, quand ils touchèrent au petit port d'Arona, où ils débarquèrent avec tous leurs animaux, un peu fatigués de la traversée. Dès que le prince Chènevis se fut assuré qu'il ne manquait aucun passager, il alla, sans perdre de temps, proposer à un pêcheur de lui vendre la barque qui avait mené à bon port l'intéressante colonie. Le pêcheur d'Arona vit un excellent coup de filet à donner :

il offrit dix écus, et le marché fut aussitôt accepté, à la condition pourtant, ajouta le prince Chènevis, que le pêcheur lui livrerait les habits grossiers de son fils et de sa fille en échange des siens et de ceux de sa sœur. La condition parut trop avantageuse à l'habitant d'Arona pour qu'il ne se hâtât pas d'y souscrire. Tandis qu'il comptait les dix écus, le prince Chènevis et la petite Olympe s'arrêtaient un instant dans la cabane pour endosser les habits rustiques des deux enfants du pêcheur. Ces habits étaient de gros drap de couleur brune, exactement semblables à ceux des petits ramoneurs et des joueuses de vielle. Olympe étouffa bien des soupirs et bien des larmes pendant ce changement de costume, si blessant pour sa vanité.

Elle rougissait de se voir accoutrée de cette façon-là.

Ainsi vêtus, c'est-à-dire méconnaissables, les deux enfants du malheureux prince Orfano-Orfana s'acheminèrent vers les Alpes, car ils avaient le projet de passer en France, où, à la faveur de leur déguisement, ils étaient sûrs de n'être ni remarqués ni poursuivis.

Comme l'âne était jeune et vigoureux, il supporta aisément le fardeau des deux enfants, qui avaient placé devant eux les trois cages, celle des serins de Canarie, celle de la pie où était aussi le pigeon, et celle du perroquet. Le singe

se posa en équilibre sur la croupe de l'âne ; le chat noir fut installé derrière la selle, au fond d'un panier garni de paille de maïs. Le fidèle *Tournebroche,* tantôt éclaireur, tantôt arrière-garde, accompagnait à pied l'équipage.

C'était un groupe charmant, plein de naïveté et de candide confiance.

« Mais, mon frère, dit Olympe quand ils furent sur le chemin d'Arona à Biella, que ferez-vous de tout cet argent?

— Ce que j'en ferai! Mais ne faut-il pas que nous vivions et que nous fassions vivre nos compagnons?

— Je n'y avais pas pensé, mon frère, répondit Olympe, qui jusqu'ici ignorait les besoins de la vie et ses exigences.

— Vous verrez, ma sœur, que nous n'avons pas trop d'argent avec nous.

— Mais alors pourquoi se charger de l'existence de tous ces animaux?

— Ils nous feront vivre à leur tour, quand nous n'aurons plus les moyens de les faire vivre.

— Voulez-vous plaisanter, mon frère?

— Olympe, je suis très sérieux en vous parlant ainsi.

— Et comment nous feront-ils vivre?

— Vous le saurez quand nous aurons quitté le Piémont, d'où nous devons nous hâter de sortir.

— Et où est donc la France? pourrez-vous la trouver?

— Elle est derrière ces montagnes qui se pressent et qui s'élèvent devant nous.

— Grand Dieu! s'écria Olympe, il faut que nous montions et que nous redescendions, que nous montions encore et que nous redescendions encore ces hautes montagnes qui touchent le ciel?

— Oui, ma sœur, il le faut.

— Mais c'est impossible!

— Il existe quelques chemins...

— Les connaissez-vous, du moins?...

— Nous les demanderons.

— Et les voleurs, les brigands et les bêtes féroces? dit Olympe avec effroi.

— Et Dieu! » répondit vivement le petit prince Chènevis.

En causant ainsi de l'avenir, ils arrivèrent à petits pas, à petits pas, à Biella, mais ils attendirent la nuit pour y entrer. Le lendemain, de bonne heure, ils achetèrent avec une partie de l'argent de la barque des provisions de voyage pour eux et leurs compagnons. Peu habitués aux divers incidents d'une émigration, ceux-ci montrèrent des dispositions parfois assez turbulentes. Le plus indiscipliné était Zug; il tenta souvent de s'enfuir, et le mauvais exemple gagna Coco, très disposé à imiter Zug. Mais *Tournebroche*, par ses menaces et ses aboiements, sut les obliger à rentrer dans l'ordre.

Lorsque les deux enfants avaient fait deux ou trois lieues,

ils s'arrêtaient sous quelque arbre colossal, comme il y en a tant en Italie, sous quelque beau cèdre à l'ombrage épais, aux branches ouvertes en parasol. Ils donnaient alors la liberté à leurs compagnons d'exil, sûrs, grâce à une expérience de plusieurs jours, qu'ils n'en abuseraient pas. *Ja-*

casse se posait au sommet de sa cage, et causait en véritable pie qu'elle était, criant joyeusement : *Un sou! un sou!* l'*Avocat,* perché sur une branche, répétait aussi : *Entrez, Monsieur; entrez, Madame!* et Zug courait, grimpait, voltigeait de place en place plus lestement qu'un écureuil; il croyait retrouver ses forêts du Nouveau-Monde.

Topaze et Émeraude jouissaient pareillement de leur liberté. On les lâchait sur le gazon, où ils picotaient avec bonheur des feuilles fraîches, des mousses odorantes, et tous ces riens charmants tombés du ciel, envolés du calice des fleurs. Vous vous imaginez peut-être que *Tournebroche* et *Coco* dormaient sans cesse. Détrompez-vous. *Philosophe* seul, le brave, l'excellent âne, libre de tous liens, de tous soucis, savourait en sultan l'herbe tendre et les plus délicieux chardons du monde.

Dès que le jeune prince Chènevis jugeait que sa ménagerie avait suffisamment joui du plaisir de la liberté, il la réunissait autour de lui, et il l'exerçait à faire de nombreux tours d'adresse, ainsi qu'il l'avait vu pratiquer autrefois aux comédiens nomades, aux saltimbanques qui venaient au château Orfano-Orfana.

Il sifflait un air, et le singe valsait ou dansait. Si Zug faisait le revêche, une caresse, une friandise, parfois même une correction le rendait docile, et le tour était obtenu.

On se souvient qu'autrefois *Coco* était le souffre-douleur de Rol, lequel, on s'en souvient aussi, pour arracher au malheureux angora une suite graduée de sons, une gamme chromatique, lui posait sous les pattes des pincettes plus ou moins chaudes. Pour arriver au même résultat musical, le petit prince Chènevis n'avait qu'à presser plus ou moins

fort avec le doigt les pattes du chat. Coco, par l'effet seul d'une pénible réminiscence, chantait aussitôt toute la gamme, et fredonnait avec plaisir sous le doigter de l'enfant : *Ah! vous dirai-je, maman!* L'exécution n'était pas irréprochable, mais elle était suffisante.

Les serins de Canarie n'étaient pas privilégiés. Le petit prince Chènevis avait taillé pour eux de petits morceaux de bois de pin en forme d'épée et de fusil, et il leur enseignait à s'attaquer, à se défendre, à mettre le feu à une petite pièce de canon, à faire semblant d'être morts. Ils maniaient fort adroitement ces armes attachées par un fil de soie à leurs pattes. Quand l'un d'eux tombait mortellement blessé, l'autre le traînait et le poussait dans une petite brouette à laquelle il s'attelait.

S'ils mouraient tous les deux, c'est le singe qui les mettait dans une brouette plus forte, et les emportait loin du champ de bataille.

Quant à *Tournebroche,* intelligent comme tous ceux de son espèce, il connaissait déjà parfaitement la valeur des dominos et les principales cartes. Seulement il confondait encore les piques avec les trèfles. Mais Rome ne s'est pas bâtie en un jour. Néron en prit trois pour la brûler, et il n'y parvint pas com-

plètement. Cela doit rendre indulgent pour les caniches, que Dieu, ne l'oublions pas, n'a pas absolument créés pour jouer aux dominos. Il faut beaucoup de soins minutieux, beaucoup d'efforts sans cesse renouvelés, beaucoup de peines pour dresser ainsi les bêtes. Mais le bon petit prince Chènevis, qui se voyait chargé de l'existence de sa sœur de la sienne, sur une terre étrangère, et qui sait pendant combien d'années! ne se décourageait pas.

Olympe, la belle petite princesse, ne seconda d'abord que

très difficilement son frère ; peu à peu cependant elle consentit à préparer aux animaux leur nourriture de chaque jour. A son insu, elle commença même à s'y attacher.

Pendant que son frère s'occupait de les instruire, elle s'asseyait souvent sur un tronc d'arbre, et elle écrivait à sa mère qui la pleurait et qu'elle pleurait, à son bon père..... Où étaient-ils, ce bon père et cette excellente mère?

Lorsque sa lettre était terminée, elle la plaçait près de son cœur avec les autres.

Olympe, on le voit, corrigée par le malheur, devenait de jour en jour meilleure.

Le soleil, la fatigue salutaire de la marche, l'air robuste de la campagne les avaient déjà beaucoup brunis. Ils n'en étaient que plus sains, plus beaux et plus forts. C'est si bon pour l'âme et le corps, la liberté!

Sous le beau ciel des confins de l'Italie, tantôt ils côtoyaient une rivière toute festonnée de cressons qui s'échevelaient au bord des eaux ; tantôt ils foulaient la molle prairie semée des perles de la rosée. Ils mangeaient en

marchant; ils dormaient sous un platane, ils s'éveillaient, le sourire de l'espoir sur les lèvres; ils oubliaient, ils se souvenaient, ils priaient, et remontant sur le dos complaisant de *Philosophe*, ils avançaient vers les Alpes. Ils se perdaient quelquefois, ils se retrouvaient souvent au même point; ils étaient tantôt graves, tantôt tristes, mais bien gais aussi, et toujours enfants!

Une fois ils ressentirent une douleur très vive. *Auréole*, l'élégant pigeon au cou nuancé, usant de sa liberté, éleva son vol si haut et l'étendit si loin, qu'on ne le vit plus. On le perdit dans les profondeurs de l'espace. *Tournebroche* eut beau aboyer, Auréole resta caché derrière le rideau d'azur. Les deux enfants désolés s'arrêtèrent pour l'attendre. Mais il s'écoula une demi-heure, une heure; Auréole ne revint pas! Ils se remirent tristement en route sans lui... Mais, ô bonheur! à la station du souper, ils le virent reparaître de loin, de bien loin : il arriva à tire-d'aile, roucoulant et frémissant. On l'embrassa, on le gronda bien fort, et tout fut dit. Mais le lendemain même fuite; heureusement même retour. Bref Auréole continua ainsi à s'éloigner chaque jour de la caravane, et à s'y rallier fidèlement avant la nuit.

On touchait à la fin de l'automne, admirable saison dans cette partie de l'Italie, que les petits exilés allaient laisser

derrière eux, mais saison presque aussi rude que l'hiver au milieu des Alpes qu'ils étaient sur le point de traverser. Ils étaient arrivés à la base si pittoresque de ces redoutables montagnes, dont les neiges éternelles venaient de loin en loin attrister leurs regards et glacer leur courage.

Avant de s'y engager, le petit prince Chènevis acheta, entre Biella et Ivrée, deux manteaux, l'un pour lui, l'autre pour sa sœur Olympe, qui ne cessait de dire : « Mon frère, ces vilaines montagnes me font peur, n'y pénétrons pas. Allons-nous-en plutôt.

— Et où aller? demandait le prince Chènevis.

— Je ne sais... Mais ces montagnes!...

— Suivez-moi donc, Olympe. Puisque Dieu nous a conduits sains et saufs jusqu'ici, il saura, s'il le veut, nous conduire plus loin sans danger. »

Arrivés au pied des Alpes, à la lisière de la vallée du Piémont, leur inquiétude s'accrut. Les Alpes étaient là, ces effrayantes Alpes! Malgré sa courageuse détermination, le prince Chènevis ne voulut pas y entrer avant d'avoir pris quelques renseignements sur la meilleure route à suivre à travers tant de gorges, tant de ravins, tant de fondrières et de précipices. Que de voyageurs ont péri au milieu de ces montagnes, immuables témoins des bouleversements du globe! Il confia à sa sœur la garde des animaux, et il réso-

lut d'aller seul à Ivrée chercher ces utiles renseignements.

Ivrée est encore plus près des Alpes que Biella.

« Vous me promettez d'être de retour dans deux heures? dit Olympe en voyant son frère décidé à se rendre à Ivrée.

— Je vous le promets. Et vous, ma sœur, promettez-moi de ne pas sortir de ce tronc d'arbre dans lequel je vous ai fait cacher.

— J'y resterai jusqu'à votre retour. »

Le prince Chènevis avait, en effet, placé sa sœur dans le tronc d'un vieil orme gigantesque, offrant, à sa base ruinée

par les siècles, une large ouverture en forme d'ovale très

profond. Les trois cages, le singe et le panier au chat y furent aussi introduits. *Tournebroche* s'assit sur les genoux d'Olympe. C'est lui naturellement qui devait veiller sur toute la maisonnée. Le prince, en amassant et en empilant le plus qu'il put des rameaux de pin et des branches de cèdre au pied de l'arbre, et de façon à masquer l'ouverture, laissa cependant assez de place à *Tournebroche* pour qu'il allongeât son museau et dirigeât ses regards à droite et à gauche.

Quel tableau ingénu que ce vieux tronc d'arbre décrépit, raviné, voilé par des jonchées de feuilles vertes, et permettant de voir confusément derrière ce fouillis que traversent, que criblent l'air et la lumière, la tête éveillée d'un chien, le plumage éclatant d'un perroquet, le cou velouté d'un pigeon, et la moitié du visage rose d'une jolie enfant!

Le petit prince Chènevis, tranquille sur le sort de sa famille, prit le chemin d'Ivrée, monté sur *Philosophe,* qui semblait étonné de ne porter qu'une seule charge.

Au bout d'une demi-heure, Olympe s'endormit au gazouillement des oiseaux qui chantaient au sommet encore vivace et fleuri du vieil arbre, et auxquels répondaient les deux petits serins de Canarie, cachés dans le tronc.

Le petit prince Chènevis fut très exact. Deux heures ne s'étaient pas écoulées, et il était déjà de retour auprès de sa sœur.

Tournebroche aussi avait fait loyalement son devoir. Au pied de l'arbre se tordait dans d'affreuses convulsions une grosse couleuvre qu'il avait étranglée.

Cette couleuvre avait cherché à s'introduire dans l'ouver-

ture du tronc, pour mordre Olympe pendant son sommeil.

« Très bien, dit le prince Chènevis en passant sa main sur la grosse tête de *Tournebroche*. C'est très bien, mon ami. Voyez, ma sœur, ajouta-t-il, s'il est bon de se faire aimer des animaux, et s'ils ont une intelligence, une mémoire et un cœur. »

Olympe baissa les yeux ; elle caressa aussi de sa main le généreux caniche.

« Mais en route! en route! cria le prince Chènevis ; le temps est beau, la route est charmante, et l'on m'a appris à Ivrée le chemin qu'il faut prendre à travers les Alpes pour arriver sans danger en Savoie. De la Savoie nous passerons facilement en France, et, une fois en France, nous sommes sauvés. Allons, *Zug!* allons, *Auréole!* allons, *Coco!* allons, *Tournebroche!* allons, *Topaze, Émeraude, Jacasse, Avocat!* et toi, *Philosophe,* bon courage! Et en route! en route! Cette nuit même nous serons dans les montagnes, sur la route du mont Cenis! »

Comme si elle eût compris la harangue et la proclamation de son jeune chef, toute la gentille ménagerie manifesta d'un mouvement unanime son contentement.

Auréole, le gracieux pigeon, roucoula et battit des ailes ; *Coco* fit son plus gros dos ; *Tournebroche* aboya en courant comme un fou sur le chemin, et en lançant avec ses pattes

de derrière des nuées de poussière et de petits cailloux; *Topaze* et *Émeraude* chantèrent un de leurs plus jolis refrains; *Zug* piétina sur la tête de *Philosophe*, qui se mit à braire à cœur joie; tandis qu'*Avocat* ne cessait de crier : *Entrez, Monsieur; entrez, Madame!* et que la pie, mademoiselle *Jacasse,* criait de son côté : *Un sou! un sou! un sou!*

Les deux enfants riaient de toute leur âme, de cette joie qui marchait avec eux et leur faisait cortège.

Vers le soir, ils s'arrêtèrent pour dîner une dernière fois en vue du Piémont. La nature semblait beaucoup moins riante autour d'eux : des vapeurs grises planaient tristement sur leurs têtes; quelques courants d'air froid venaient de temps en temps leur faire sentir qu'ils quittaient l'Italie, la contrée des fleurs, la patrie du soleil.

Ils avaient achevé leur repas frugal sur le sommet d'une petite colline, que séparait d'un bois de châtaigniers un ravin couvert de pruniers sauvages, lorsque le prince Chènevis, s'étant levé pour ramener *Philosophe* qui s'éloignait trop du quartier général, crut entendre des voix dans le ravin. Il se baisse, s'agenouille, s'étend sans bruit sur l'herbe, rampe, et s'approche du bord de la colline.

Trois hommes causaient.

Il écouta.

L'un disait : « Oui, comme je vous le disais à Ivrée, ce

sont assurément les deux enfants du prince Orfano-Orfana, de ce grand seigneur dont les biens sont confisqués, qu'on a fait prisonnier d'État, et qui est peut-être en ce moment sur le point de monter à l'échafaud... Oui, ce sont ses deux enfants ; ils sont déguisés en mendiants. Autrefois je les ai vus au château de leur père ; j'ai reconnu le prince Chènevis à ses jolies mains beaucoup trop fines et trop blanches pour un petit ramoneur. Ils doivent être cousus d'or : des enfants de prince et de princesse !

— Sans doute, et il faut sur-le-champ...

— C'est pour échapper aux recherches de la justice, qui poursuit toute leur famille, qu'ils ont pris ces habits grossiers. Il y a bien des diamants entre le drap et la doublure de ces vestes...

— Eh bien, emparons-nous d'eux, puisqu'ils sont là-haut!

— Pas encore, dit le chef de la bande. Il passe trop de voyageurs par ici : on nous surprendrait. Vous ne désirez pas être pendus avant le printemps prochain? Mais écoutez-moi. Les deux enfants doivent prendre ce soir la route du mont Cenis pour se rendre à Lans-le-Bourg; je le sais, puisque c'est moi qui ai indiqué ce chemin, à Ivrée, au petit prince Chènevis. Nous les attendrons sur la route, et nous les volerons. Pour ne pas laisser de trace de notre coup de main, chose très importante dans notre profession, nous les ferons rouler au fond de quelque bon précipice, où ils pourront crier tout à leur aise.

— Cette nuit donc!

— Cette nuit donc, camarades! Partons maintenant pour aller les attendre sur la route du mont Cenis. »

Les brigands s'éloignèrent.

Quand le prince Chènevis se releva de terre, il était fort ému; sa vie, celle de sa sœur étaient menacées par ces scélérats. Il ne perdit pas courage cependant. « Ma sœur, dit-il à Olympe, le ciel se couvre de plus en plus; si nous restions trop longtemps ici, je ne serais pas sûr de trouver dans ces montagnes le chemin qu'on m'a conseillé de prendre. Mettons-nous donc tout de suite en marche, afin

d'arriver avant la nuit à l'entrée de la route du mont Cenis.

Olympe obéit, et la caravane s'éloigna de la colline, leur dernière station en Italie.

Mais le petit prince Chènevis était fort silencieux ; il réfléchissait beaucoup. Il se disait : « Puisque c'est sur la route du mont Cenis que les brigands nous attendent, suivons une autre route, et évitons-les. Oui, mais quelle autre route suivre ? Y en a-t-il d'autre ? Voici ce que je dois faire, se dit enfin le prince Chènevis : je marcherai constamment à deux ou trois cents pas de la route du mont Cenis, que j'aurai soin de ne pas perdre de vue, et nous échapperons ainsi aux pièges des trois assassins. »

Olympe remarqua, sans oser en demander la cause, la sombre préoccupation de son frère.

La nuit venait. Ils approchaient de plus en plus de la route du mont Cenis.

L'air glacial des montagnes les obligea à endosser leurs petits manteaux bruns.

Bientôt tout devint sombre et confus devant eux ; le soleil était couché, la campagne avait disparu sous un océan de brume.

A cent pas de l'endroit où commençait la route, le petit prince, sans prévenir sa sœur, appuya à droite, et s'en-

fonça entre deux montagnes qui formaient une longue et étroite vallée.

Olympe crut que c'était la véritable route du mont Cenis.

Pendant quelques heures, le petit prince vit la route à sa gauche ; mais, à force de marcher, il la perdit et il n'eut plus alors que le pressentiment de la direction qu'elle suivait.

A minuit, ils étaient complètement égarés. A droite, à gauche, devant eux, derrière eux, à leurs pieds, sur leur tête, s'élançaient des masses de granit formidables. Pour augmenter l'embarras et la douleur de leur position, du fond d'un ciel bas et opaque, comme la voûte d'un four éteint, commençait à tomber de la neige en abondance, une neige dont chaque flocon, en touchant la chair, donnait le frisson à tout le corps.

N'oubliez pas que les deux enfants avaient vécu jusqu'alors dans les douceurs de la richesse, entourés de soins et de caresses, servis par une nombreuse domesticité.

La bise noire soufflait : c'est un vent aiguisé par le contact des montagnes, et qui coupe comme une lanière de cuir. Un torrent invisible grondait au-dessous du rocher sur lequel ils étaient perdus. Quel froid ! quelle obscurité ! quelle terreur ! Il fallut s'arrêter.

Olympe se mit à pleurer; et les pauvres animaux, transis et grelottant, s'étaient ramassés en boule.

Le prince Chènevis s'agenouilla pieusement, croisa ses petites mains glacées, et dit à haute voix : « Mon Dieu, avez pitié de nous qui allons mourir. Mon Dieu, ayez surtout pitié de ma sœur que j'ai entraînée dans ce péril. »

Sa prière étant faite, il se releva ; il avait puisé du courage et de la force dans cette invocation. Il étala son manteau à terre, sous l'âne même, et il ordonna à sa sœur de s'y étendre. Quand Olympe fut couchée sur le manteau, il la couvrit avec celui qu'elle portait, et il plaça le chat et le singe sur ses pieds, pour qu'elle eût moins froid.

De cette manière, les deux animaux avaient une part de l'abri singulier qu'il avait imaginé. Les trois cages furent posées près d'Olympe. Le petit prince, dénouant ensuite la couverture ployée entre la selle et le dos de l'âne, la jeta dans toute son ampleur sur l'impassible compagnon de leurs infortunes, et en laissa pendre les deux côtés. Grâce à ces ingénieuses dispositions, toute l'hôtellerie se trouva cachée et abritée.

« Et vous, mon frère ? dit Olympe.

— Moi, je veillerai avec *Tournebroche*. Dormez.

— Oh mon frère, mon bon frère! »

Le silence se fit ensuite sur ce rocher blanc de neige, humide de brume, fendu par le froid. Le torrent seul s'entendait.

Debout près de *Philosophe*, qui ne bronchait pas, le petit

prince Chènevis recevait en plein vent l'avalanche glacée et résistait, avec le fidèle *Tournebroche,* au souffle impétueux de la bise noire.

Quelle nuit! quelle nuit!

Le cher enfant se mourait de fatigue et d'épuisement;

il respirait à peine ; ses petites mains étaient de marbre. Deux larmes glacées s'étaient figées sur ses joues.

Tout à coup un épouvantable hurlement éveille les échos des montagnes. Le poil de *Tournebroche* s'est hérissé.

Le hurlement redouble, s'approche. C'est un loup!

« Mon frère! crie Olympe, mon frère! »

L'âne tremble de peur sur ses jambes qui ploient.

« Mon frère!

— Ne bougez pas, ma sœur, ne bougez pas! »

Le loup, dont les yeux étaient deux épées rougies au feu, dont la langue était une flamme, s'élance, terrible, agile, affamé, sur l'âne; mais au même instant *Tournebroche* se précipite sur le loup, le saisit, le mord, le déchire au ventre.

Combat acharné, combat à mort, morsures, aboiements.

Après des secousses furieuses, le chien et le loup, entrelacés, roulent du rocher dans le précipice au fond duquel coule le torrent. Ils roulent, ils roulent, ils roulent longtemps.

Un long silence succède à cette effrayante chute.

Puis, au bout de quelques minutes, on entend le frôlement d'un animal essoufflé qui cherche à grimper, et qui retombe à chaque effort qu'il fait.

Au risque de sa vie, au risque de ramener le loup, le petit prince dénoue sa ceinture de cuir, et la laisse pendre le long du précipice.

Un corps lourd s'y suspend ; le prince Chènevis l'attire péniblement à lui, le corps arrive enfin au bord du rocher : est-ce le loup qui va le dévorer, est-ce le chien qu'il arrache à la mort?

C'est *Tournebroche* qui revient, la gueule ensanglantée ; il a tué le loup !

La nuit était finie : le jour reparut ! A sa clarté blafarde les deux enfants aperçurent perpendiculairement sous eux le village de Lans-le-Bourg, qui est bâti au pied du mont Cenis.

Ils s'y rendirent en moins d'une heure. Là, de braves gens les réchauffèrent, leur firent faire un bon repas, et leur préparèrent ensuite des lits bien doux.

Les pauvres animaux ne furent pas oubliés.

Philosophe eut du son et du foin à son gré.

Tournebroche, pour avoir tué un loup, exploit très méritoire aux pays de montagnes, où ces animaux sont une calamité publique, eut la moitié d'un gigot rôti et un pain entier trempé dans de la soupe grasse.

Zug fut bourré de fruits.

Coco nagea dans des débris de volailles.

Quant aux oiseaux, ils ne furent pas moins bien traités.

Les exilés restèrent six jours entiers à Lans-le-Bourg. Ils n'en partirent qu'après s'être complètement remis de leurs fatigues.

De Lans-le-Bourg à Chambéry, de Chambéry à Lyon, de Lyon à Paris, leur voyage s'accomplit sans accidents notables. Mais, à Paris, il ne leur restait plus un sou de l'ar-

gent qu'ils s'étaient procuré par la vente de la barque sur le lac Majeur.

Les voilà donc à Paris!

« Il est temps de vous apprendre, dit le petit prince à sa sœur, quand ils furent sur les boulevards de l'immense ville, le motif pour lequel j'ai amené de si loin ces animaux, dont la conservation a été souvent pour nous un grave souci.

— Et quel est ce motif, mon frère?

— Regardez, ma sœur, ou plutôt écoutez.

« Messieurs, » dit le prince Chènevis à la foule qui les entourait déjà, et très étonnée de voir un âne portant deux enfants, trois cages, un singe et un chat : — « Messieurs, « il n'y a de honte qu'à mal faire, et je n'en éprouve « aucune à vous apprendre que l'industrie de ces animaux « est notre seule ressource à ma sœur et à moi. »

Il ajouta : « *Zug*, saluez ces dames et ces messieurs, et dansez l'anglaise à ravir. »

Zug fit trois courtoises révérences, et dansa l'anglaise sur un tapis.

Il fut trouvé charmant.

Zug donna ensuite la main à une foule de jeunes personnes, envoya des baisers aux croisées, applaudit quand son maître lui ordonna d'applaudir.

Une vingtaine de petites pièces de cuivre et d'argent tombèrent autour du tapis.

Zug les ramassa prestement, et les porta, avec mille gambades, à son maître.

Tournebroche eut son tour.

« Que celui qui désire jouer une partie d'écarté avec ce brave caniche, dit le prince Chènevis, veuille s'approcher de ce banc.

— Un chien jouer aux cartes! quelle plaisanterie! murmurait-on dans la foule.

— Oui, Messieurs, il joue aux cartes ; daignez vous en convaincre. Approchez. »

Enfin un tambour-major se détacha du cercle incrédule, pour éprouver l'habileté de *Tournebroche*.

L'enjeu était de 2 francs.

Le tambour-major battit les cartes, les distribua, et commença la partie. Il jette le huit de cœur.

Tournebroche pousse un as de cœur avec la patte, car le jeu était étalé devant lui, et il fait une levée. Puis il avance un atout.

Le tambour-major, qui n'a pas d'atout, laisse tomber un pique.

Tournebroche, voyant cela, aboie très fort, ce qui signifie qu'il a gagné, qu'il n'a plus que des atouts devant lui. C'était vrai.

« J'ai perdu, dit le tambour-major en se levant. Quand je retournerai dans mon pays, je pourrai dire que mon maître est un caniche. »

On applaudit beaucoup, et ce dernier exercice rapporta encore une foule de petites pièces aux enfants, qui, le soir, firent un bon repas, régalèrent de leur mieux leurs utiles

pensionnaires, et payèrent un mois de loyer à leur hôte.

Le lendemain, le prince Chènevis, avec le reste d'un gain si honorable, loua un petit théâtre en plein vent sur le boulevard du Temple, et il fit peindre une enseigne sur laquelle on lisait en lettres d'or majuscules :

GRAND THÉATRE

DU

PRINCE CHÈNEVIS

On voyait aussi sur cette resplendissante enseigne les portraits de *Zug*, de *Coco*, d'*Avocat*, de *Jacasse*, de *Tournebroche*, d'*Auréole*, de *Topaze* et d'*Émeraude*.

Philosophe était dans un coin de l'enseigne; les deux enfants en occupaient le milieu, une baguette à la main signe de commandement.

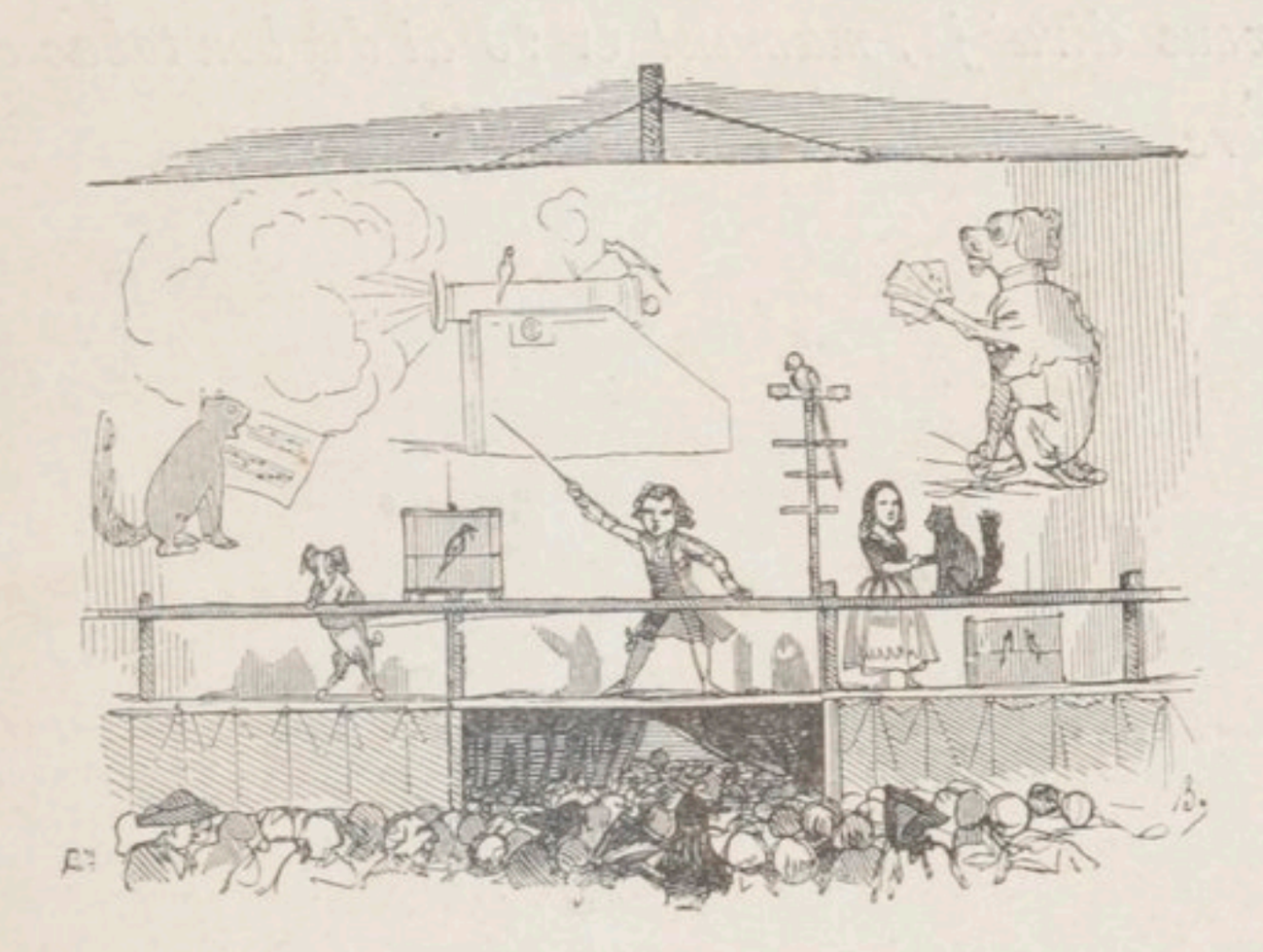
Le peintre, qui était un honnête homme, n'avait épargné ni le rouge vif ni le bleu foncé sur cette magnifique toile, qu'on apercevait du *Château d'Eau* et des *Filles du Calvaire*.

Paris s'éprit tout à coup pour le spectacle que donnèrent ces deux petits enfants, qui avaient fait de si habiles acteurs

d'un singe, d'un chien, de deux serins de Canarie, d'un perroquet, d'une pie et d'un chat.

On trouvait avec raison ce spectacle beaucoup plus amusant, plus vrai, plus naturel que la représentation d'une tragédie.

Ce qui contribuait puissamment à attirer la foule, c'est le singulier appel que ne cessaient de faire aux passants le perroquet rouge en criant : *Entrez, Messieurs; entrez, Mesdames!* et la pie, en disant avec volubilité : « Un sou! un sou! un sou! »



On accourait de tous les points de la ville pour entendre *Jacasse* et *Avocat*. Une fois à la porte, on entrait ; une fois entré, on applaudissait aux grâces de *Zug*, costumé en troubadour ; — tunique orange, toque à plume blanche ; — à

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS
75005

l'intelligence de *Tournebroche* venant, plus d'un siècle avant le fameux chien *Munito,* émerveiller Paris ; et aux incroyables exercices des deux serins de Canarie, qui se battaient à l'épée, au pistolet, obéissaient au commandement, mettaient le feu à un canon, et se rendaient mutuellement des honneurs funèbres après la bataille.

Admirable spectacle que couronnait un concert donné par *Coco.* Quand le prince Chènevis lui serrait la patte, *Coco,* ainsi qu'il a déjà été dit, se souvenait du supplice que lui infligeait le cruel et misérable Rol, et il miaulait : *Ah! vous dirai-je, maman!* et : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière.*

Au bout d'un an, les enfants, devenus populaires à Paris,

comme le furent beaucoup plus tard les petits acteurs de M. Comte, avaient amassé près de deux mille francs.

Ils eussent été heureux dans leur disgrâce, s'ils avaient pu savoir où étaient leur père et leur mère. Les reverraient-ils jamais? Vivaient-ils encore? Les méchants qui les avaient perdus dans la confiance du roi n'avaient-ils pas été assez puissants pour les faire mourir?

A ces tristes pensées, les deux enfants se laissaient aller au découragement; ils ne parvenaient à se consoler que par l'espérance et la prière, ces deux trésors inépuisables des malheureux.

Leurs succès grandissaient sans cesse. On voulut les avoir à la cour; ils y furent appelés pour montrer les talents de leur troupe. Les grands seigneurs, imitant la cour, les demandèrent aussi, les fêtèrent pendant tout un hiver. Pas de soirée sans le prince Chènevis. Chènevis par-ci, Chènevis par-là. On porta des robes et des bonnets à la Chènevis.

Il est inutile de dire que les animaux partageaient les avantages de cette prospérité si bien méritée.

S'ils avaient leurs petits caprices, ils ne les avaient pas longtemps. *Auréole* seul, le pigeon blanc, au cou azuré, avait persisté dans l'habitude de s'absenter. Pour le corriger, le petit prince tenta de l'enfermer, mais l'oiseau tomba sérieusement malade. Vite, il fallut lui rendre sa liberté et son indépendance.

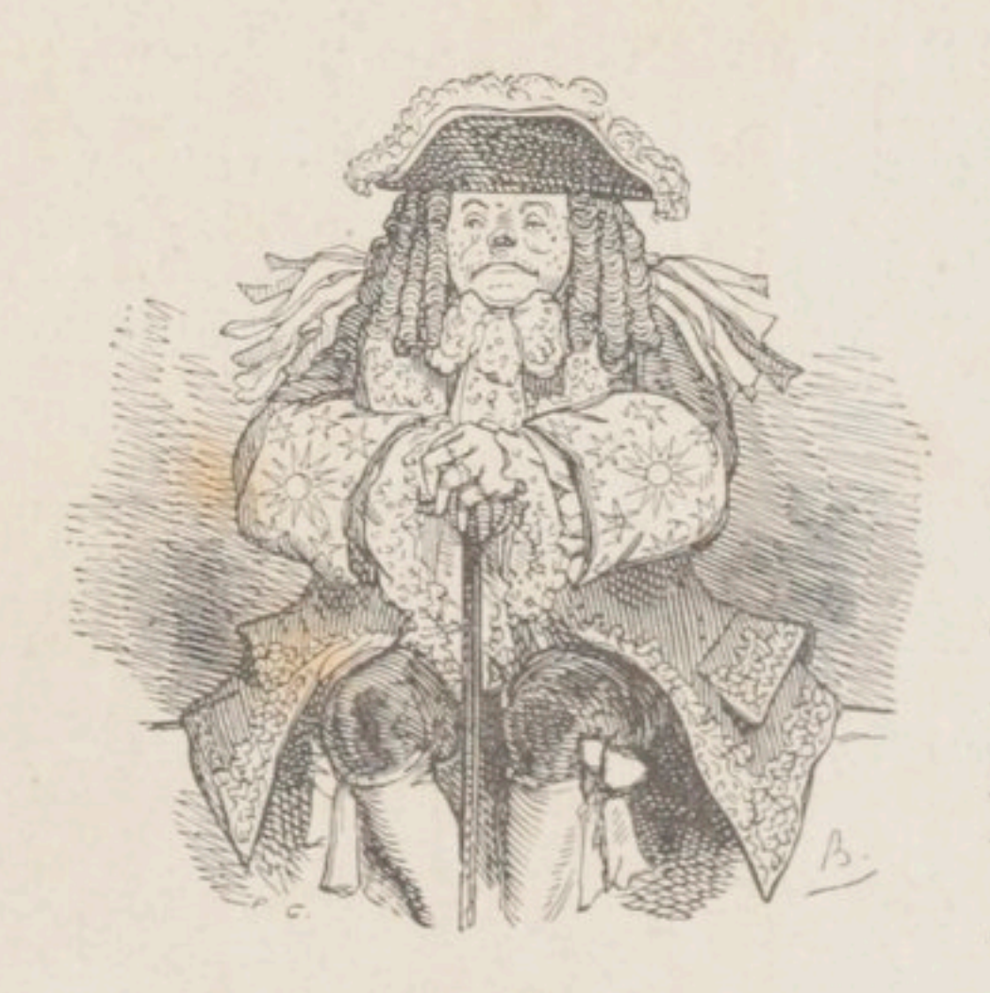
Un jour, — ce jour est à noter, — il y avait spectacle extraordinaire au théâtre du prince Chènevis. Foule à la porte, foule sur les marches, foule dedans. C'était d'ailleurs un dimanche. Enfants, femmes, soldats, bourgeois, ouvriers, entraient ou prétendaient entrer. Le petit prince était habillé en prince, ce qui, dans sa position, équivalait à un déguisement; sa sœur, en princesse. *Avocat* déployait sa belle voix pour dire : « Entrez, Messieurs; entrez, Mesdames! » Et la pie se rengorgeait en criant de son côté : « Un sou! un sou! un sou! »

Enfin le spectacle commence.

D'abord rares et modérés, les applaudissements augmentent à mesure que les tours d'adresse des acteurs deviennent plus remarquables. Peu à peu ce public, serré, encaissé entre ces planches et ces toiles grises, s'anime, et tous les sentiments de sa joie se manifestent sous diverses

formes. Ici c'est un groupe d'enfants naïfs dont la bouche s'ouvre et s'arrondit en corolle ; là ce sont des soldats prodigieusement émerveillés de l'élasticité de *Zug :* l'admiration en eux ressemble à de la stupidité ; ils sont immobiles, figés. Plus loin tout un banc de nourrices est sous le charme du même étonnement ; cependant leurs nourrissons sont encore plus étonnés qu'elles, leurs nourrissons qu'elles ont oubliés sur leurs genoux et qui roulent à terre. De ce côté, des ouvriers, endimanchés jusqu'aux oreilles, prétendent que *Tournebroche* n'est pas un chien, mais un enfant caché sous la peau insidieuse d'un caniche ; de l'autre côté, ce sont des bonnes femmes de la campagne fort disposées à crier au sortilège : les deux enfants leur représentent un sorcier et une fée. Mais, quels que soient les opinions et les préjugés, on bat des mains à chaque instant de tous les points de la salle. Les bravos ébranlent les murs de sapin, et agitent le dôme de toile.

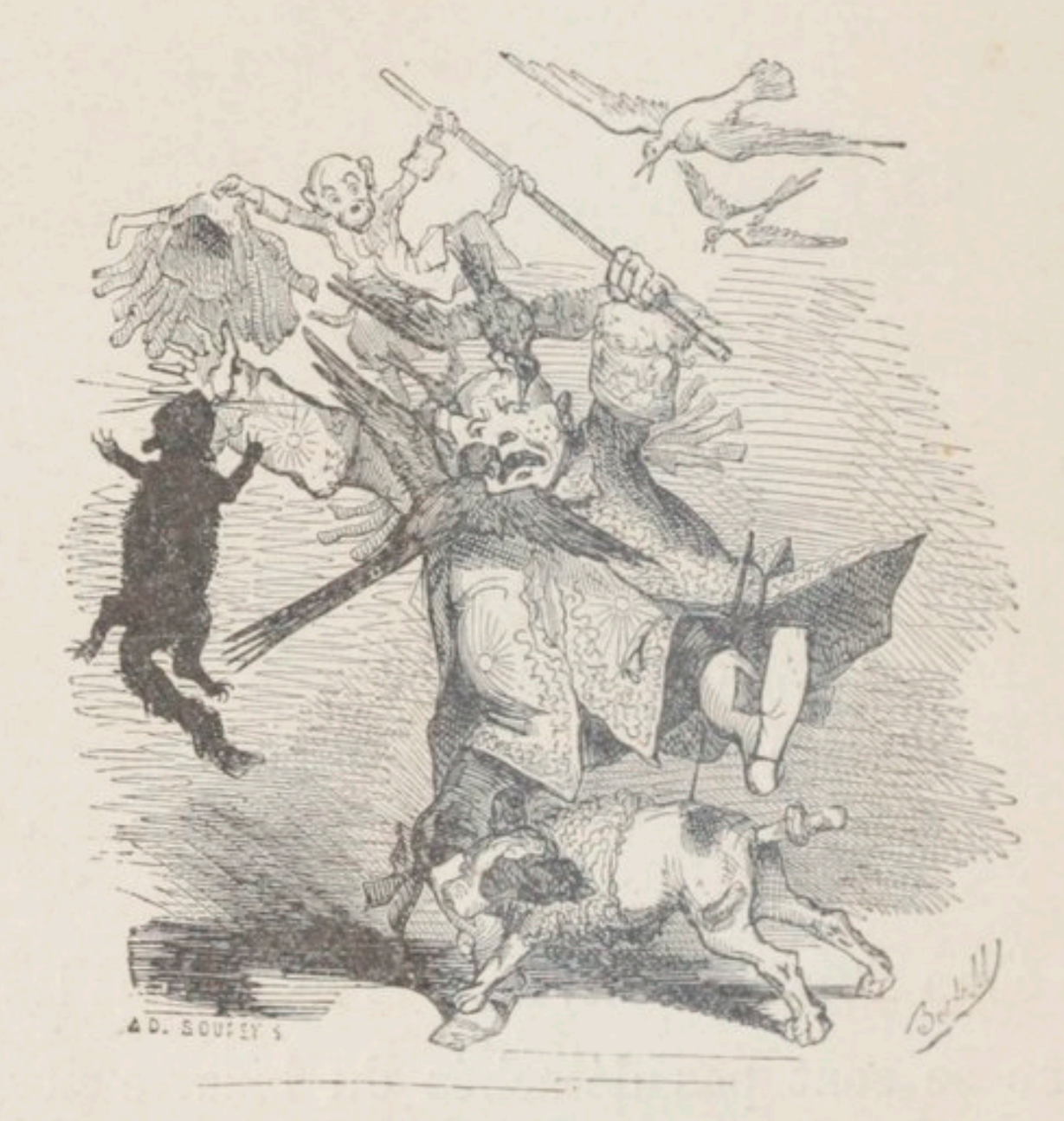
Tout marchait à souhait jusque-là; mais voilà que vers le milieu de cette soirée d'enchantement, *Tournebroche*, inquiet depuis quelques minutes, s'approche de la rampe, s'en éloigne à regret pour y revenir encore, et finit par perdre, dans ces mouvements de distraction, une partie de la bonne tenue que d'habitude il a devant le public. Qui peut donc ainsi le détourner de la ligne de ses devoirs dans un pareil moment? Est-ce par hasard ce spectateur de figure laide, commune, mais dont les habits, ruisselants de pierreries et de perles fines, sont ceux d'un marquis, peut-être d'un prince! Il est assis en effet au premier rang. Le public n'a cessé d'admirer pendant les entr'actes l'ample perruque blonde de cet homme, son immense cravate brodée, ses manchettes de malines frisées comme des feuilles de chou, les chaînes de ses deux montres, — car il porte deux montres! — son gilet écarlate semé de petits soleils d'or et de petites lunes d'argent, sa culotte de satin aurore, et son épée dont la poignée est une tête de tigre en or massif. Cet étranger si riche, si éclatant dans sa mise, est assis



entre deux personnages graves, un homme et une femme, tous les deux vêtus de noir des pieds à la tête, tous les deux paraissant fort mal à l'aise et presque honteux d'être vus par ce monde, qui ne peut regarder le personnage magnifique sans diriger aussi un coup d'œil d'attention sur eux.

Tout à coup *Tournebroche*, dont le flair, dont les regards fébriles ne se sont pas détachés du bizarre personnage, bondit, franchit la rampe avec la promptitude qu'il montra la nuit où il s'élança sur le loup des Alpes. Il tombe sur cet homme et se cramponne à ses flancs, à son cou, à ses épaules. Il le mord, il hurle, il l'étouffe. Impossible de lui arracher sa proie. Il déchire la superbe cravate blanche de cette espèce de prince épouvanté, lacère à belles dents son habit

de cour, son gilet à soleils d'or et à lunes d'argent, et met en charpie ses manchettes, sans cesser d'aboyer. Pour augmenter la confusion et le désordre, le singe saute à son tour par-dessus la rampe, et s'abat sur la perruque blonde de celui que le caniche est en train de dépecer. *Zug* emmêle



les cheveux de la perruque, puis la saisit, l'arrache, la secoue, la pose un instant sur sa tête et la lance ensuite avec mépris au plafond de la salle. On aperçoit alors les cheveux naturels de l'étranger : une crinière rouge, taillée en brosse. *Zug*, qui a produit la métamorphose, veut en jouir à sa ma-

nière ; il se carre sur cette tête, et y piétine avec des ricanements ironiques et sinistres. *Tournebroche* émiette toujours l'étranger. Ce n'est pas tout. La pie, le perroquet, le chat et les deux serins de Canarie quittent la scène et vont se mettre de la partie. *Jacasse* pique avec son bec pointu le menton de ce spectateur littéralement livré aux bêtes ; le perroquet lui pince affreusement le nez, le chat lui égratigne le front, tandis que les deux serins de Canarie chantent la victoire sur ce champ de carnage.

On vient cependant de tous côtés au secours de la victime ; mais il est bien tard. L'homme de la première galerie est en lambeaux et en sang ; ses yeux surtout ont été fort maltraités. On le dégage, et c'est alors que les deux enfants reconnaissent en lui le valet tyrolien du château Orfano-Orfana, le bourreau impitoyable des animaux domestiques, Rol enfin !

On le transporte évanoui hors de la salle, suivi des deux personnages vêtus de noir, qui assistaient avec lui au spectacle.

Le prince les reconnaît aussi. L'homme est son ancien gouverneur *Infailliblement*, la femme est la gouvernante d'Olympe, mademoiselle *Certainement*.

Le public, qui ne sait pas pour quel motif de vengeance les animaux savants du prince Chènevis se sont portés à

de tels excès contre un spectateur, crient, s'indignent et demandent justice.

La police est représentée partout en France, particulièrement dans les salles de spectacle; elle se produit sous la forme de quatre exempts, sergents de ville d'autrefois, et on lui fait passage. Les exempts montent sur le théâtre, enferment d'autorité les animaux dans leurs cages, et signifient aux enfants qu'on va les conduire tous les deux dans la prison de Bicêtre. Responsables de toute leur troupe, ils auront à s'expliquer devant le tribunal sur les actes de férocité dont elle s'est rendue coupable. On les emmène donc, enchaînés l'un à l'autre, à la prison de Bicêtre.

Le spectacle, si heureusement commencé, finit dans l'épouvante.

Pendant plusieurs jours, tout Paris s'entretint de l'événement.

L'homme à la perruque blonde était mourant; d'autres prétendaient qu'il était mort.

Il nous reste à dire comment Rol se trouvait à Paris et assistait aux exercices du petit prince Chènevis.

Quand les troupes envoyées par le roi de Sardaigne prenaient possession du château du prince Orfano-Orfana, les domestiques, profitant du saccagement général, faisaient main basse, ainsi qu'il a déjà été dit, sur les objets pré-

cieux. Rol, qui savait mieux que personne, en sa qualité de valet de chambre, où étaient déposés les riches écrins de la princesse et la cassette de son époux, les avait dérobés et s'était enfui en les emportant. En un jour, il avait acquis une immense fortune; en un jour, de valet de chambre il passait grand seigneur. Afin de jouir sans trouble du fruit de ses rapines, — si une mauvaise conscience n'est pas sans cesse agitée, — il s'était rendu en France, à Paris, la ville où il est le plus facile aux gens d'échapper aux recherches de la justice.

Il vivait donc à Paris depuis près de deux ans; il y menait grand train, une vie de prince. Pour paraître prince à tous les yeux, le fripon enrichi avait attiré près de lui le gouverneur *Infailliblement* et la gouvernante *Certainement*, qu'il retenait par la peur et l'intérêt : par la peur, car l'un et l'autre savaient que Rol les étranglerait sans pitié si jamais ils révélaient l'origine de sa fortune; par l'intérêt, parce qu'ils n'avaient plus pour vivre que la déplorable ressource de le servir. Ce faquin trouvait en outre une occa-

sion de se venger de la bassesse de son origine et de sa condition première en imitant en tout le prince Orfano-Orfana et la princesse, ses anciens maîtres. A son tour, il avait comme eux des gens distingués à son service.

Et comme il se faisait servir! quel bon maître!

La gouvernante *Certainement* apprêtait son dîner, elle était sa cuisinière! le gouverneur *Infailliblement* battait ses habits et brossait sa chaussure.

Il disait au gouverneur : « Allons, vite! donnez un coup de peigne à mon Altesse ; apportez les pantoufles à ma Seigneurie. »

A la gouvernante : « Vous ferez à mon Altesse un potage aux amandes douces que je prendrai en revenant du spectacle. »

Infailliblement répondait : «*Infailliblement*, Monseigneur.»

Et mademoiselle *Certainement* répondait : « *Certainement*, Monseigneur. »

Des personnes compatissantes et d'un haut rang, qui avaient pris en véritable affection les deux pauvres enfants si malheureux, intervinrent chaleureusement et firent mettre en liberté la petite Olympe. Mais elles n'obtinrent rien du chef de la police en faveur du prince Chènevis. Il passerait par un jugement, et ce jugement serait des plus sévères, selon toutes les probabilités.

Un homme était en danger de mort ou tout au moins de perdre pour jamais la vue : comment laisser impuni l'auteur d'un si funeste accident ?

Il fallait donner un exemple aux bateleurs. Pauvre prince Chènevis ! assimilé à un bateleur, à un saltimbanque, à un bohémien, lui !

Il subirait donc une condamnation proportionnée au grave malheur qu'il avait causé.

Il fut aussi question de se débarrasser de tous les animaux qui appartenaient au prince, ses compagnons, ses amis, sa ressource dans la mauvaise fortune.

Oui, il fut question d'assommer, de tuer, d'étrangler *Philosophe, Tournebroche, Zug, Jacasse, Avocat, Coco, Topaze* et *Émeraude*. Si *Auréole* ne fut pas compris dans l'arrêt de mort, c'est que, le jour de la bagarre au spectacle, il était sorti par un trou du plafond, avait pris son vol dans les airs, et n'avait plus reparu.

Par réflexion on se dit, non pas qu'il était trop inhumain, mais trop au-dessous de la dignité des juges du grand Châtelet de condamner à mort un âne, un chien, un singe, une pie, un perroquet, un chat et deux serins de Canarie. On se borna à les transporter au Jardin du Roi.

Privée de son frère, Olympe se désolait jour et nuit. Sans doute elle pouvait changer la face de l'accusation qui le tenait enchaîné au fond d'un cachot de Bicêtre ; sans doute elle pouvait dire que Rol avait été autrefois au service de leur père et de leur mère, et qu'il les avait odieusement volés; et de cette manière, à l'aide de quelques autres paroles, s'expliquait d'elle-même la colère des animaux

contre cet homme. Mais recourir à cet aveu, n'était-ce pas faire connaître aussi que leur père et leur mère étaient prisonniers d'État, et qu'eux, leurs enfants, étaient également suspects et poursuivis? Après cette déclaration, on ne les aurait acquittés d'une part, que pour les accuser d'une autre; ils n'auraient fait que changer de crime et de prison. Et l'infernal Rol savait bien cela quand il était venu les braver jusque dans leur petit théâtre et les humilier avec un luxe volé à leurs parents.

Il fallait donc qu'Olympe se tût et laissât condamner son frère.

Pauvre petit prince! comment supportait-il son malheur et sa dure captivité? Personne avec lui pour le plaindre, le consoler et lui donner de l'espoir.

Deux mois, trois mois s'écoulèrent, et les portes de sa prison ne s'ouvraient pas.

A cette époque, on était lent à juger un accusé, presque aussi lent qu'aujourd'hui.

Olympe s'était rendue plusieurs fois au pied de la tour où son frère était renfermé; mais la croisée de sa prison était si haute, si étroitement grillée, qu'elle parvenait à

peine à distinguer à travers les triples barreaux de fer sa figure pâle, amaigrie et souffrante. Ils se disaient adieu de la main, et elle se retirait le désespoir au fond de l'âme.

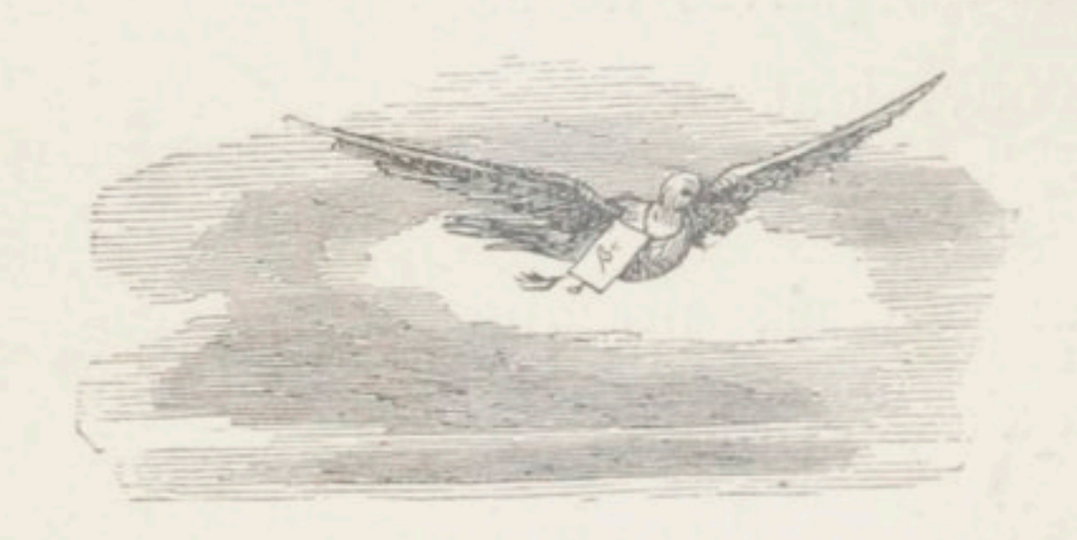
Rol, puisqu'il faut encore en parler, n'était plus en danger de perdre la vie ; mais ses yeux étaient toujours dans un horrible état.

Six mois se passèrent, et l'on ne parlait pas encore de juger le prince Chènevis.

Que c'était long, mon Dieu !

Un jour le roi était à la chasse dans la forêt de Sénart. Le mécontentement se lisait sur son visage, car aucun gibier n'était tombé sous ses coups : ni sanglier, ni cerf, pas même un lièvre! Ses courtisans gardaient respectueusement le silence autour de lui.

Il allait se retirer, abandonner la chasse, quand tout à coup un pigeon fend les airs, un pigeon blanc. « Celui-là du



moins, s'écrie le roi, ne m'échappera pas! » L'oiseau est haut, mais l'arme du roi est excellente. Il ajuste, il tire.....

il manque l'oiseau. Le pigeon blanc va se poser plus loin. Le roi s'obstine à le poursuivre. Il approche doucement, il se dispose à tirer une seconde fois, mais il s'arrête. Il a aperçu un carré blanc suspendu au cou du pigeon. Il regarde mieux. Ce carré blanc est un message, une lettre. « J'aurai le pigeon blanc et le message qu'il porte! » s'écrie le roi, et il fait feu. Pas plus que la première fois, le pigeon blanc n'est tué. Quelques gouttes de sang tombent, l'oiseau n'est que blessé. Il s'enfuit, il s'élève ensuite radieux dans les airs.

« Je perdrai ma couronne de France, dit le roi amèrement désappointé, ou j'aurai ce pigeon blanc! »

Les courtisans entendent ces paroles. C'est un ordre pour eux.

Tous alors de poursuivre l'oiseau.

Le roi s'élança sur son meilleur cheval, les courtisans le suivirent.

Le pigeon blanc franchit la forêt de Sénart, coupe la Seine, plane sur les champs de blé qu'il laisse derrière son vol. On s'acharne après lui ; on ne le perd pas de vue. La campagne entière se soulève.

Qu'est-ce donc?

« C'est le roi qui veut atteindre ce pigeon blanc, ce pigeon enchanté, » répondent les courtisans aux villageois.

Enfin le pigeon blanc, malgré les clameurs, descend sur la noire prison de Bicêtre, et se pose en roucoulant sur l'une des barres horizontales d'une grille. C'est celle du cachot où gémit le prince Chènevis depuis plus de six mois.

« Qu'on monte à ce cachot, ordonne le roi : je veux cette lettre et ce pigeon blanc. J'ai engagé ma couronne. »

Il est obéi.

On lui apporte aussitôt la lettre ; il ouvre et lit :

« Chers et bien aimés enfants,

« Nous vivons et nous sommes libres. Le roi de Sar-
« daigne a reconnu notre innocence. Depuis trois jours
« nous sommes au château Orfano-Orfana. Où êtes-vous?
« Si Dieu permet que cette lettre vous soit remise par
« *Auréole*, le bon pigeon, venez! venez! venez!

« Votre père et votre mère,

« Prince et princesse

« ORFANO-ORFANA. »

Étonné du contenu de ce message, le roi s'informe avec bonté, et il apprend, du prince Chènevis lui-même et d'Olympe, qu'ils sont les enfants du prince et de la princesse Orfano-Orfana. Sur-le-champ le petit prince est mis en liberté ; le roi l'embrasse et lui dit : « Après-demain, vous partirez pour l'Italie avec votre sœur. »

Le lendemain, le roi donna une grande fête au prince Chènevis et à sa sœur Olympe, et les combla de riches présents.

« Que voulez-vous encore? leur demanda-t-il en souriant.

— Que Votre Majesté, répondirent les deux enfants, nous fasse rendre nos chers compagnons.

— Soyez satisfaits, » dit le roi.

Un mois après, ils rentraient au château Orfano-Orfana avec deux personnes de confiance et de haute distinction, chargées par le roi et la reine de France de les accompagner jusque chez eux.

Leur père et leur mère étaient allés à leur rencontre.

Que d'embrassements! quelle joie! que de douces larmes venues du cœur!

Comme on caressa aussi le beau pigeon blanc, porteur miraculeux du message! *Auréole* était de la famille de ces pigeons voyageurs, originaires d'Orient, qu'on dresse tout jeunes. On leur enseigne à se rendre d'un endroit à un autre, séparés quelquefois par trois ou quatre cents lieues de montagnes, en emportant fidèlement à leur cou la lettre qu'on leur a confiée. Le beau pigeon blanc, pendant son voyage et son séjour en France avec le jeune frère et la jeune sœur, allait constamment visiter, — ainsi s'expliquent ses absences, — le prince et la princesse Orfano-Orfana, près de deux ans captifs dans la forteresse de Pignerol en Piémont. Ah! s'il eût pu confier au prince Chènevis et à sa sœur dans quel endroit leurs parents chéris subissaient une injuste captivité!... Mais le jour où leur mère, — une mère seule a de ces pensées-là, — passa au cou d'*Auréole* un cordon de soie auquel pendait une lettre, il comprit, et il alla à tire-d'aile de la vallée du lac Majeur aux murs de Bicêtre. Vous savez à travers quels dangers il dut passer pour porter cette lettre tachée de son sang, cette lettre d'une mère désespérée à son fils prisonnier!

Touchée de la double intimité créée par le besoin, consacrée plus tard par la reconnaissance, entre ses enfants et les animaux, leurs compagnons d'infortune, le prince Orfano-Orfana voulut que l'enseigne du *Théâtre Chènevis*

fût placée dans le plus beau salon de son château, et y demeurât tant que le château serait debout.

Philosophe ne fit plus de corvée; il ne porta plus le bât.

Les deux petits serins de Canarie, *Topaze* et *Émeraude*, eurent une volière d'honneur.

Zug eut le droit de dormir sur le canapé de la princesse.

Coco, Jacasse et *Avocat* obtinrent aussi de belles récompenses.

Une princesse de Carignan envoyait chaque année, au beau pigeon blanc, un boisseau de graines choisies par elle.

Il fut arrêté que tous les descendants de *Tournebroche* vivraient et mourraient au château.

Le portrait du bon caniche est au musée de Turin.

. . . . . .

Tous les animaux vécurent encore longtemps. *Auréole* mourut le premier. On l'embauma avec soin, et on le déposa ensuite délicatement au fond d'un nid de soie, tapissé de duvet de cygne.

Une larme pour lui!

Et le gouverneur *Infailliblement?*

Il revint au château Orfano-Orfana, où s'écoula paisiblement sa vieillesse.

Et la gouvernante *Certainement?*

Elle revint aussi au château.

Rol devint aveugle par suite de la terrible vengeance des animaux qu'il avait torturés. Le châtiment de Dieu ne s'arrêta pas là : Rol resta toujours méchant.

FIN.